This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

VI. 1775 (2)

Digitized by Google

TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES

DRAMATIQUES,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

DE TOUTES LES PIÉCES QUI LEUR SONT RELATIFS.

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 DEC 1977
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

NOUS donnons ici toutes les piéces de Théatre de Monſieur de *Voltaire*, avec les variantes que nous avons pu recueillir. Ce ſera la ſeule édition correcte & complette. Toutes celles qu'on a données à Paris ſont très informes ; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public ſéduit par les ennemis de l'auteur, ſembla rejetter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les acteurs déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure ; ils leur en ſubſtituaient d'autres au hazard. Preſque tous ſes ouvrages dramatiques ont été repréſentés & imprimés à Paris dans ſon abſence. De là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la piéce de *Gengis*

Digitized by Google

imprimée par nous in-8°. ſous les yeux de l'auteur, on trouve dans la ſcène où *Gengis-Kan* paraît pour la première fois, les vers ſuivans.

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems;
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage;
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile, &c.

Ce morceau important eſt tronqué & défiguré dans l'édition de *Ducheſne* & dans les autres. Voici comme il s'y trouve.

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage,
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage, &c.

On voit aſſez que ce qu'on a retranché était abſolument néceſſaire & très à ſa place. Le vers qu'on a ſubſtitué, *Echappés aux fureurs des flammes, du pillage*, eſt un vers indigne de quiconque eſt inſtruit des règles de ſon art, & connaît un peu l'harmonie. *Echappés des fureurs des flammes* eſt une céſure monſtrueuſe.

Digitized by Google

Ceux qui ſe plaiſent à étudier l'eſprit humain doivent ſavoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la piéce, inſinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, & qu'il falait les retrancher. Ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une alluſion à la Religion, qui rend le peuple plus docile. Il eſt évident que par ce paſſage on ne peut entendre que les ſciences des Chinois mépriſées alors des Tartares. On a repréſenté cette piéce en Italie; il y en a trois traductions. Les Inquiſiteurs ne ſe ſont jamais aviſés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de *Mahomet*; on ſuſcita contr'elle une perſécution violente; on fit défendre les repréſentations: ainſi le fanatiſme voulait anéantir la peinture du fanatiſme. Rome vengea l'auteur. Le Pape *Benoit XIV* protégea la piéce; elle lui fut dédiée; des Académiciens la repréſentèrent dans pluſieurs villes d'Italie, & à Rome même. Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres ayent été plus mal-

Digitized by Google

traités qu'en France, on ne leur rend juſtice que bien tard.

La tragédie de *Tancrède* eſt défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encor plus barbare. Dans les éditions de France il n'y a preſque pas une ſcène où il ne ſe trouve des vers qui pèchent également contre la langue, l'harmonie & les règles du théatre. Le libraire de Paris eſt d'autant plus inexcuſable qu'il pouvait conſulter notre édition, à laquelle il devait ſe conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence juſqu'à répéter les mêmes vers dans pluſieurs ſcènes d'*Adélaïde du Gueſclin*. Nous trouvons dans leur édition, à la ſcène 7e. du ſecond acte, ces vers qui n'ont pas de ſens :

Gardez d'être réduit au hazard dangereux
Que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux.

Il y a dans notre édition :

Tous les chefs de l'Etat, laſſés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au hazard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers ſont dans les règles de la ſyn-

Digitized by Google

taxe la plus exacte. Ceux qu'on a ſubſtitués dans l'édition de Paris ſont de vrais foléciſmes, & n'ont aucun ſens. *Gardez d'être réduit au hazard que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux ;* de quels vœux s'agit-il ? que veut dire, *être réduit au hazard qu'un autre ne trahiſſe ſes vœux ?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'apperçoit pas s'ils ſont bons ou mauvais, & que la rapidité de la déclamation fait diſparaître les défauts du ſtile ; mais les connaiſſeurs remarquent ces fautes : ils ſont bleſſés des barbariſmes innombrables qui défigurent preſque toutes nos tragédies. C'eſt un devoir indiſpenſable de parler purement ſa langue.

Nous avons ſouvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théatre, & que c'eſt là que les règles du langage doivent être obſervées avec le plus de ſcrupule, parce que les étrangers y viennent apprendre le Français. Il diſait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le ſuccès de pluſieurs piéces, qui à la faveur de quelques beautés ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un

Digitized by Google

ſtile barbare. On ſait que *Boileau* en mourant ſe plaignait de cette horrible décadence. Des éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croyent que les loix de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, ſont des choſes inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils tranſpoſent tout à leur plaiſir, pour ſe ménager des ſituations qui les faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires des vers ineptes & ridicules; ils en chargent leurs manuſcrits, & c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au-lieu de le perfectionner; & les amateurs des lettres accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le tems de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le ſeront; & nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices, & l'objet conſtant de leurs études.

Digitized by Google

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

AVEC

DES CHŒURS;

Précédée d'une lettre au P. PORÉE, & d'une préface dans laquelle on combat les sentimens de Mr. DE LA MOTTE sur la poësie.

Représentée pour la première fois le . . . Novembre 1718.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

SUR

L'ŒDIPE.

L'Auteur composa cette piéce à l'âge de dix-huit ans. Elle fut jouée en mil sept cent dix-huit, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le Sieur du Frêne, *célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Œdipe ; *Mademoiselle* des Mares, *très grande actrice, joua celui de* Jocaste, *& quitta le théatre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle édition le rôle de* Philoctete, *tel qu'il fut joué à la premiére représentation.*

Digitized by Google

LETTRE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

AU PÈRE PORÉE, JÉSUITE.

JE vous envoye, mon cher père (*a*), la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'*Œdipe*, je le composai à-peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaissais fort peu le théatre de Paris; je travaillai à-peu-près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai Monsieur *Dacier*, qui était du pays. Il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener dans les rues de Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la piéce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après sa mort.

Digitized by Google

sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour *l'Amoureuse*. On trouva la scène de la double confidence entre *Œdipe* & *Jocaste*, tirée en partie de *Sophocle*, tout-à-fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce tems-là petits maîtres & grands-seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma piéce pour leur plaire, en affadissant par des sentimens de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre *Jocaste* & *Œdipe*; on se moqua de *Sophocle* & de son imitateur. Je tins bon, je dis mes raisons, j'employai des amis: enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*. Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il falait jouer la piéce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatriéme acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire, d'oser traiter un sujet où *Pierre Corneille* avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Œdipe* de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, & je n'osais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis. Il faut souvent bien du tems pour que justice soit exactement rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de Monsieur de *la Motte*. Le révérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans la-

Digitized by Google

quelle je lui livre bataille. Monſieur de *la Motte* a bien de l'eſprit; il eſt un peu comme cet athlète Grec, qui quand il était terraſſé, prouvait qu'il avait le deſſus.

Je ne ſuis de ſon avis ſur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête-homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver ſon tort à chaque ligne; & il a lui-même approuvé ma petite diſſertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient ſe combattre; voilà comme ils en uſeraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils ſont plus mordans d'ordinaire que des Avocats, & plus emportés que des Janſéniſtes. Les lettres humaines ſont devenues très inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant, qu'il ſoit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oſerait pas leur dire en face. Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces baſſeſſes, & à ſavoir vivre, comme à ſavoir écrire.

Les muſes filles du ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie;
Elles vivent d'ambroiſie,
Et non d'abſinthe & de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les ſons de leur lyre
Par ſes ſons audacieux.

Digitized by Google

Adieu, mon cher & révérend père ; je ſuis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toûjours.

à Paris, ce 7e. Janvier 1729.

Digitized by Google

PRÉFACE.

L'*Œdipe*, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toûjours ſoutenue ſur le théatre, & on la revoit encor avec quelque plaiſir malgré ſes défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toûjours eu d'être très bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard* jéſuite, & Mr. de *la Motte* de l'Académie Françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs piéces; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes. (*a*)

Je ſuis encor plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette tragédie; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'Abbé d'*Aubignac*.

(*a*) Monſieur de *la Motte* donna deux *Œdipes* en 1726. l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'*Œdipe* en rimes fut joué quatre fois; l'autre n'a jamais été joué.

Digitized by Google

Sévère & *Pauline* ſont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vue d'une tête de *Raphaël.*

Les principes de tous les arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus auſſi bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les auteurs d'*Armide* & d'*Iſſé*, & les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de muſique. Le *Pouſſin* a travaillé ſur les mêmes principes que *Vignon.* Il paraît donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ſerait à un peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque Mr. de *la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands-maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

Mr. de *la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces ſages

Digitized by Google

règles du théatre; les autres peuples ont été longtems ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère; mais comme ce joug était juſte, & que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs piéces, que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakeſpear*. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à Mr. de *la Motte*, ſinon que Meſſieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiſſon*, *Congrève*, *Maffei*, ont tous obſervé les loix du Théatre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer: Mais Mr. de *la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une piéce de théatre? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, & non de deux ou trois? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois; c'eſt que l'intérêt, qui ſe partage, s'anéantit bientôt; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Digitized by Google

Par la même raiſon l'unité de lieu eſt eſſentielle ; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond ? Mr. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile ? „ Je ne ſerais pas étonné, dit adroitement Mr. de *la Motte*, „ qu'une nation ſenſée, mais moins amie des „ règles, s'accommodât de voir *Coriolan* con„ damné à Rome au premier acte, reçu chez les „ *Volſques* au troiſiéme, & aſſiégeant Rome au „ quatriéme, &c. Premiérement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puiſées dans le bonſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une piéce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile ?

L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome ; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours ; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions

Digitized by Google

tions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il falait marcher rapidement; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus. Le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *Œdipe*, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de Mr. de *la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres piéces exigent plus de tems, c'eſt une licence, qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi, qu'une action théatrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque auteur y emploierait deux ſemaines, & un autre deux années; & ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la ſcène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des piéces telles que l'ancien *Jules Céſar* des Anglais, où *Caſſius* & *Brutus* ſont à Rome

Digitized by Google

au premier acte, & en Theſſalie dans le cinquiéme.

Ces loix obſervées, non-ſeulement ſervent à écarter des défauts, mais elles amènent de vraies beautés; de même que les règles de la belle architecture exactement ſuivies compoſent néceſſairement un bâtiment qui plait à la vue. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il eſt bien difficile qu'une piéce ne ſoit pas ſimple. Auſſi voilà le mérite de toutes les piéces de Mr. *Racine*, & celui que demandait *Ariſtote*. Mr. de *la Motte*, en défendant une tragédie de ſa compoſition, préfère à cette noble ſimplicité la multitude des événemens; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'eſtime où eſt encor le *Cid*. Il eſt vrai que le *Cid* eſt plus touchant que *Bérénice*; mais *Bérénice* n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plutôt qu'une tragédie ſimple; & le *Cid*, dont l'action eſt véritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens; mais il plait malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cauſe de l'Infante.

Mr. de *la Motte* croit, qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe: mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs perſonnages*, dit-il, *ſont diverſement intéreſſés dans le même événement, & s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.*

Digitized by Google

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre Mr. de *la Motte* sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille* sur les trois unités ; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vîte entre Mr. de *la Motte* & moi ; & quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand-homme, n'ai-je pas encor une raison plus convaincante ? c'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies Françaises, on trouvera toûjours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, & ce qu'on appelle *action* au théatre, l'est aussi. Tenons-nous en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire, les autres beautés, se trouvent renfermées.

Mr. de *la Motte* les appelle *des principes de fantaisie*, & prétend, qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

Digitized by Google

DE L'OPÉRA.

L'Opéra eſt un ſpectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville, & danſer autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des Dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées; & pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans *Alceſte* l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune*.

Cependant quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encor ceux où elles ſont le moins violées: on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc Mr. de *la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à Mr. de *la Motte*. J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une tragédie, que d'un opé-

Digitized by Google

ra ; parce qu'à une tragédie mon attention n'eſt point partagée, que ce n'eſt ni d'une ſarabande ni d'un pas de deux que dépend mon plaiſir ; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſu amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul événement, que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme ; & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de Mr. *Deſpréaux*, qui dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
Tienne juſqu'à la fin le théatre rempli.

J'ai pour moi encore, pourra-t-il dire, l'autorité du grand *Corneille ;* j'ai plus encore, j'ai ſon exemple, & le plaiſir que me font ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette règle.

Mr. de *la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théatre ſes principales règles, il veut encor lui ôter la poëſie, & nous donner des tragédies en proſe.

DES VERS EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Vir-*

Digitized by Google

gile, ni *le Taſſe*, ni Mr. *Deſpréaux*, ni Mr. *Racine*, ni Mr. *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni Mr. de *Lully* contre la muſique, ni Mr. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous : mais on n'en avait point encor vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poëſie faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt, que du bruit, & à qui la poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue ? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de ſa gloire chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

Mr. de *la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les ſauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes Amériquaines

Digitized by Google

traduite en Français ; on trouve dans un des *Spectateurs* de Mr. *Addiſſon* une traduction d'une ode Laponne rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations, réſultait dans leurs vers, & même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pu ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poëſie, contre laquelle Mr. de *la Motte* ſe révolte, a été & ſera toûjours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote* l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé, & le plus ſavant. Cette coutume était très raiſonnable : car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands-hommes, qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encor aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des Re-

Digitized by Google

ligions, & les hiſtoriens, étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles, depuis que MM. *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification ; parce que ſi l'auteur de l'*Enéïde* était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & ſi ces deux Français avaient vécu du tems d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers Latins. Quand donc Mr. de *la Motte* appelle la verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non-ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité. *Virgile* & *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos auteurs. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactyles, était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'*Enéïde* après onze années n'était pas encor dans ſa perfection.

Mr. de *la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grace ni de ſa force. Pour le prouver il tourne en proſe la première ſcène de *Mithridate*, & perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand

Digitized by Google

mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi naturels, auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs. Réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, nos voiſins ne riment point dans leurs tragédies. Cela eſt vrai; mais ces piéces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir ſi nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime; craignons que ſi nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands-hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rime, parce que leur langue a des inverſions, & leur poëſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes vérbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poëſie, qui doit marcher comme notre proſe dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poëſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connait ces vers:

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale:
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;

Digitized by Google

Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place:

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne funeſte;
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains* Minos *aux enfers juge*, & enjamberaient avec grace ſur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en Italien & en Anglais fait ſentir des ſyllabes longues & brèves, qui ſoutiennent encor l'harmonie ſans beſoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laiſſe?

Mr. de *la Motte* compare nos poëtes, c'eſt-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Deſpréaux*, à des faiſeurs d'acroſtiches, & à un charlatan, qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille; & ajoute, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté ſurmontée. J'avoue, que les mauvais vers ſont à-peu-près dans ce cas. Ils ne diffèrent de la mauvaiſe proſe que par la rime, & la rime ſeule ne fait ni le mérite du poëte ni le plaiſir du lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles & des ſpondées qui plaiſent dans *Virgile* & dans *Homère*. Ce qui enchante toute la terre,

Digitized by Google

c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le mérite ſeul de la vaincre, eſt un fou ; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très ſage & preſque unique. Il eſt très difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers. Auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec Mr. de *la Motte* ſur quelques autres points ; mais ce ſerait peut être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes & fines qu'il a répandues dans ſon livre, que m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, (ſi Mr. de *la Faye* veut bien me le permettre) à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de Mr. de *la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle Mr. de *la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

Digitized by Google

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe,
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. Mr. de *la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine, ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. Or *où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe cette première hauteur des penſées? &c.*

Je crois que Mr. de *la Motte* ſe trompe comme phyſicien, puiſqu'il eſt certain, que ſans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éléverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât: mais ne ſe trompe-t-il pas encor plus comme poëte? comment n'a-t-il pas ſenti, que comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée, produit un jet-d'eau qui plait à la vue? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? Mr. de *la Faye* a pris ſans doute un meilleur parti que moi. Il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui

Digitized by Google

pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. Mr. de *la Motte* nie l'harmonie des vers : Mr. de *la Faye* lui envoye des vers harmonieux ; cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

Digitized by Google

ACTEURS.

OEDIPE, Roi de Thèbes.

JOCASTE, Reine de Thèbes.

PHILOCTETE, Prince d'Eubée.

Le grand Prêtre.

ARASPE, confident d'Oedipe.

EGINE, confidente de Jocaste.

DIMAS, ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

Chœur de Thébains.

La scène est à Thèbes.

Digitized by Google

Digitized by Google

Tremblez malheureux Roi,
Votre regne est passé.

Digitized by Google

ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHiloctète, eſt-ce vous ? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort ?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colère ?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire ;
Ces climats ſont remplis du céleſte couroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbe depuis longtems aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée :
Retournez....

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux.
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et di-moi ſi des Dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la Reine ?

Digitized by Google

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit ; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidelle,
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit, qu'enfin le ciel, après tant de couroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous.
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un couroux ſi ſévère?

DIMAS.

Depuis la mort du Roi...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? quoi Laïus..

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille?
Quoi, Jocaſte! les Dieux me ſeraient-ils plus doux?
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!.. quel ſort a terminé ſa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la dernière fois le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque d'un coup perfide une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce Prince infortuné.

PHILOC-

Digitized by Google

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre Maître eſt mort aſſaſſiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine ;
Ce crime a de l'Empire entraîné la ruïne.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du courroux des Dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors ?)
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cythéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre chaque jour dans Thèbe épouvantée
Propoſait une énigme avec art concertée ;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre, & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous falut ſouſcrire ;
D'une commune voix Thèbe offrit ſon empire
A l'heureux interprète inſpiré par les Dieux,
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.
Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Oſèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux ;

Digitized by Google

Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Au-deſſus de ſon âge, au-deſſus de la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut Roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déja même les Dieux nous ſemblaient plus faciles;
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les Dieux nous ont conduit de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les Dieux nous réduiſent;
Mais vous, heureux guerrier, que ces Dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs, & ma douleur profonde.
Appren mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des Dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon Dieu tutélaire;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

Digitized by Google

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bucher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ces fléches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles.
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Croi-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin;
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint longtems ce feu ſi puiſſant & ſi doux;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône, & vainqueur de ſoi-même!
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez domté.

PHILOCTETE.

Il falut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe;
Je luttai quelque tems, je ſentis ma faibleſſe:
Il falut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,

Digitized by Google

Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide ;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier ;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'eſt alors en effet que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand-homme eſt un bienfait des Dieux ;
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux.
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi :
Qu'euſſai-je été ſans lui ? rien que le fils d'un Roi,
Rien qu'un Prince vulgaire, & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte & ſans couroux,
Vous reverrez Jocaſte, & ſon nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment ? que dites-vous ? un nouvel hyménée ?

DIMAS.

Oedipe à cette Reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Oedipe eſt trop heureux. Je n'en ſuis point ſurpris ;
Et qui ſauva ſon peuple eſt digne d'un tel prix.
Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître ;
Tout le peuple avec lui conduit par le grand-prêtre,
Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.

Digitized by Google

O toi, du haut des cieux, veille sur ta patrie,
Exauce en sa faveur un ami qui te prie;
Hercule, sois le Dieu de tes concitoyens;
Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens!

SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

(La porte du temple s'ouvre, & le grand-Prêtre paraît au milieu du peuple.)

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Esprits contagieux, tyrans de cet empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puissans, vos victimes sont prêtes:
O monts, écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeste secours!
O mort, vien nous sauver, vien terminer nos jours!

LE GRAND-PRÊTRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible soulagement aux maux des misérables;
Fléchissons sous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le Roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;

Digitized by Google

Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler ;
Les tems ſont arrivés ; cette grande journée
Va du peuple & du Roi changer la deſtinée.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, le grand-Prêtre, EGINE, DIMAS, ARASPE, le Chœur.

ŒDIPE.

Peuples, qui dans ce temple apportant vos douleurs,
Préſentez à nos Dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences !
Mais un Roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.
(*au grand-Prêtre.*)
Vous, miniſtre des Dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toûjours la voix qui les implore ?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours ?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets & ſourds ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vue
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcendue ;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haine & le couroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre :
„ Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre ;
„ Le meurtrier du Roi reſpire en ces Etats,
„ Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.

Digitized by Google

„ Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
„ Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

OEDIPE.

Thébains, je l'avoûrai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des Rois;
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs loix:
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême:
Adorés de leur peuple, ils ſont des Dieux eux-même;
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre Roi s'élève contre vous.
Appaiſons ſon murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi! de la mort du Roi n'a-t-on pas de témoins?
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges?
On m'avait toûjours dit, que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon Prince une coupable main.

(*à Jocaſte.*)

Pour moi qui de vos mains recevant ſa couronne,
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon trône,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs;

Digitized by Google

Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin me réservant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorsque de ses Etats parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était seul avec lui.
Phorbas était du Roi le conseil & l'appui.
Laïus qui connaissait son zèle & sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du Prince à ses yeux massacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même il se traînait à peine:
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa Reine.
„ Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups;
„ Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
„ Ils m'ont laissé mourant, & le pouvoir céleste
„ De mes jours malheureux a ranimé le reste.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite;
Peut-être accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphynx bientôt après désola cette rive;
A ses seules fureurs Thèbe fut attentive;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

Digitized by Google

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle :
Tout l'Etat en ſecret était ſon ennemi :
Il était trop puiſſant pour n'être point haï ;
Et du peuple & des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort ;
Et moi de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblais d'ordonner ſa grace, ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hyvers ce vieillard vénérable,
De la faveur des Rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

OEDIPE.

(à ſa ſuite.)

Madame, c'eſt aſſez. Courez, que l'on s'empreſſe,
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple enſemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil ſévère
Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Puniſſez l'aſſaſſin, vous qui le connaiſſez.
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire :
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa mère,

Digitized by Google

Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRÊTRE.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups!
Ou si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéïr.
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au temple, allez, que votre voix
Interroge ces Dieux une seconde fois:
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront sa cendre;
Et conduisant un Roi, facile à se tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, le Chœur.

ARASPE.

OUi, ce peuple expirant, dont je ſuis l'interprète,
D'une commune voix accuſe Philoctète,
Madame, & les deſtins dans ce triſte ſéjour,
Pour nous ſauver ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême....

JOCASTE.

Qui, lui! qui, Philoctète?

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait; & ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine.
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit;
Son front mal déguiſé découvrait ſon dépit.
J'ignore quel ſujet animait ſa colère:
Mais, au ſeul nom du Roi, trop promt, & trop ſincère,
Eſclave d'un courroux qu'il ne pouvait domter,

Digitized by Google

Juſques à la menace il oſait s'emporter.
Il partit; & depuis, ſa deſtinée errante
Ramena ſur nos bords ſa fortune flottante;
Même il était dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples ſur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Aſſez longtems les ſoupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains:
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre ſi fameux de vengeur de la terre,
Ce reſpect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos ſoupçons, & ſuſpendit nos coups.
Mais les tems ſont changés: Thèbe en ce jour funeſte,
D'un reſpect dangereux dépouillera le reſte.
En vain ſa gloire parle à ces cœurs agités;
Les Dieux veulent du ſang, & ſont ſeuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime;
Imitez de ces Dieux la juſtice ſuprême;
Livrez-nous leur victime, adreſſez-leur nos vœux:
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur ſi digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'eſt ſans regret que je la ſacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon ſang; n'exigez rien de plus.
Allez....

Digitized by Google

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUe je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'ose l'accuser; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux!

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage!
Le crime, la bassesse eût été son partage!
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briser,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.
Appren, que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux, puisqu'il m'avait su plaire.

EGINE.

Cet amour si constant.....

JOCASTE.

Ne croi pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,

Digitized by Google

Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomtables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre.
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre ;
Et la vertu ſévère en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens....

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !
Tu connais, chère Egine, & mon cœur & mes maux ;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice :
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce ſouvenir funeſte ;
D'un feu que j'ai domté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés ;
Tu vis nos nœuds rompus auſſi-tôt que formés.
Mon Souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il falut oublier, dans ſes embraſſemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Tu ſais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes ſens la révolte cachée :
Et déguiſant mon trouble, & dévorant mes pleurs,
Je n'oſais à moi-même avouer mes douleurs.

Digitized by Google

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée ?

JOCASTE.

Hélas !

EGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Œdipe, Madame, a paru vous toucher ;
Et votre cœur, du moins, sans trop de résistance,
De vos Etats sauvés donna la récompense.

JOCASTE.

Ah grands Dieux !

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus ?
Ou Philoctète absent ne vous touchait-il plus ?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée,
A son libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphynx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez ?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse ;
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse !
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux.

Digitized by Google

Je ne reconnus point cette brûlante flamme,
Que le ſeul Philoctète a fait naître en mon ame,
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentais pour Oedipe une amitié ſévère.
Oedipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Mais enfin ſur ſes pas aux autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des tranſports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure.
Egine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Oedipe & de moi je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & ſanglante
Dans cet abîme affreux paraiſſait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils, qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang;
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avait fait à nos Dieux un ſecret ſacrifice.
De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner;
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entraîner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentait toûjours cette effroyable idée;
Et Philoctète encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

C'eſt

JOCASTE.

C'eſt lui-même : je tremble ; évitons ſa préſence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

NE fuyez point, Madame, & ceſſez de trembler ;
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler ;
Ne craignez point ici, que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi des reproches honteux ;
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux :
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit ; & (s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous ;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pu ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout que je m'en juſtifie.
Je vous aimais, Seigneur : une ſuprême loi
Toûjours malgré moi-même a diſpoſé de moi ;
Et du Sphynx & des Dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déja parvenue.

Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Oedipe....

PHILOCTETE.

Je ſais qu'Oedipe eſt votre époux;
Je ſais qu'il en eſt digne: & malgré ſa jeuneſſe,
L'Empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſurtout votre choix,
Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du Sphynx devait vous conquérir,
Falait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles.
Ce bras, que votre aſpect eût encor animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé.
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête;
Un autre a pu jouïr de cet excès d'honneur.

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous: qu'aurai-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes dans les lieux qu'un Dieu vengeur abhorre.
Un feu contagieux annonce ſon courroux;
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce Roi la cendre négligée;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin;

Digitized by Google

On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais ; une pareille offenſe
Etonne mon courage, & me force au ſilence.
Qui moi de tels forfaits ! moi des aſſaſſinats !
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : & c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent,
Trop dignes de périr, depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait : nous nous aimions en vain :
Les Dieux vous réſervaient un plus noble deſtin.
Vous étiez né pour eux ; leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour rempliſſant ce grand cœur,
Enchainât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne dut point occuper le ſucceſſeur d'Alcide ;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins ;
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins.
Déja de tous côtés les tyrans reparaiſſent ;
Hercule eſt ſous la tombe, & les monſtres renaiſſent.
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe ;

Digitized by Google

Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais, & qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

ŒDIPE.

ARaſpe, c'eſt donc là le Prince Philoctète !

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encor à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie ;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie ;
J'ai pour vous trop d'eſtime, & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire, où vous êtes entré :
Ne deshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms, où votre nom s'allie ;
Et ſoutenez ſurtout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Etre utile aux mortels, & ſauver cet Empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire, & que vous imitez.

Digitized by Google

Certes je ne veux point vous imputer un crime ;
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi.
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un Roi ;
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres ;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres ;
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois.
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre ;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;
Et je me tiens heureux ; s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctète.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infames aſſaſſins a délivré la terre ;
Hercule à les domter avait inſtruit mon bras :
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah ! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient deshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh ! quel ſerait mon crime ?

Digitized by Google

Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un Roi pour ſes ſujets eſt un Dieu qu'on révère;
Pour Hercule & pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des Rois, & vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illuſtres marques.
Des guerriers comme vous ſont égaux aux Monarques:
Je le ſais; cependant, Prince, n'en doutez pas;
Le vainqueur de Laïus eſt digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,
Et vous...

PHILOCTETE.

Ce n'eſt point moi, ce mot doit vous ſuffire:
Seigneur, ſi c'était moi, j'en ferais vanité;
En vous parlant ainſi je dois être écouté.
C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires;
Mais un Prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me ſoupçonne!
Ah! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne.
Son ſceptre & ſon épouſe ont paſſé dans vos bras;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas;
Ce n'eſt pas moi, ſurtout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille, & demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pu me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toûjours libre avec lui, ſans ſujets & ſans maître,

Digitized by Google

J'ai fait des Souverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre, & trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe ;
On vous jugera, Prince, & ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé de l'affront,
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, ARASPE.

OEDIPE.

JE l'avoûrai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens ;
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infame.
Je te dirai bien plus ; je rougiſſais dans l'ame,
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur ;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle, attachée à l'empire !

Digitized by Google

Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire ;
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injustes malgré nous.
Mais que Phorbas est lent pour mon impatience !
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance ;
Car les Dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur silence expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre,
Quel besoin que le ciel ici se fasse entendre ?
Ces Dieux dont le pontife a promis le secours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toûjours ;
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles ;
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toûjours d'un souffle pur ne sont pas animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,
Qui nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un soin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaste elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce sont là nos trépieds, nos oracles, nos Dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur assez perfide ?
Non, si le ciel enfin de nos destins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du salut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,

Digitized by Google

Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les Dieux & les hommes.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUi, j'attends Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez, juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiége à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable;
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos Dieux.
Pourez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſai-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits.
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;
On le ſait; on dira, que je lui ſacrifie

Digitized by Google

Ma gloire, mes époux, mes Dieux & ma patrie,
Que mon cœur brûle encor.

EGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une Princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts :
A travers les reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos faibleſſes :
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice & leur perſévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos ſecrets,
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets,
Portant ſur notre vie une triſte lumière,
Vont de nos paſſions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards ſi perçans ſont dangereux pour vous ?
Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire ;
On ſait que la vertu fut toûjours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être à m'accuſer toûjours promte & ſévère,

Digitized by Google

Je porte sur moi-même un regard trop austère :
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctète a régné sur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux son image est tracée ;
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne sais, quand je sauve ses jours,
Si la seule équité m'appelle à son secours.
Ma pitié me paraît trop sensible & trop tendre ;
Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes soins ;
Je le servirais mieux, si je l'eusse aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux sans doute ;
C'est ma seule espérance ; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait sur lui de pouvoir,
Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir :
De ces funestes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il sauve en s'éloignant & ma gloire & sa vie :
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici ;
Chère Egine, va, cours.

Digitized by Google

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

AH! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émue,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vue;
Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête:
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier, peut-être,
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie;
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,

Digitized by Google

A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte ;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée ;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette flamme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encor un reſte de pitié,
Enfin s'il vous ſouvient, que promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carrière,
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous ; mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice ?
Qui ſait, ſi ſa clémence au ſein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas ?
Peut-être il me devait cette grace infinie,
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.

Digitized by Google

Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

OEDIPE.

PRince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſupplice;
J'ai calmé ſon tumulte, & méme contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.
On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déja votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pu réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.
C'eſt au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'appaiſe, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laiſſe à nos Dieux plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eſt inflexible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toûjours écouter la rigueur.

Digitized by Google

Des loix que nous ſuivons la première eſt l'honneur.
Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah ! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin :
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie ;
Hercule appui des Dieux, & vainqueur de l'Aſie,
Les monſtres, les tyrans qu'il m'apprit à domter,
Ce ſont là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos Dieux cependant interrogez l'organe ;
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attends leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, le Grand-Prêtre, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, ſuite, le Chœur.

ŒDIPE.

EH bien, les Dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe ?
Quelle main parricide a pu les offenſer ?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Fatal préſent du ciel ! ſcience malheureuſe !
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe !

Plût

Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien que venez-vous annoncer de ſiniſtre?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniſtre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les Dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND-PRÊTRE.

à Oedipe.

Ah! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Oedipe...

LE GRAND-PRÊTRE.

Oedipe eſt plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Oedipe a pour ſon peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous, à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

Digitized by Google

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous ?

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRÊTRE.

à Oedipe.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux !

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

ŒDIPE.

Achève; qui ?

Digitized by Google

LE GRAND-PRÊTRE.
à Oedipe.

Vous.

OEDIPE.

Moi?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprète des Dieux, qu'osez-vous nous apprendre?
à Oedipe.
Qui? vous! de mon époux vous seriez l'assassin?
Vous à qui j'ai donné sa couronne & ma main?
Non, Seigneur, non, des Dieux l'oracle nous abuse;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inouï qui vous presse à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras;
Entre un Pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque Dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses Rois, & non pas les maudire.

Digitized by Google

ŒDIPE.

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-Dieu, l'autre en prêtre impoſteur.
au grand-prêtre.
Voilà donc des autels quel eſt le privilège !
Grace à l'impunité, ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton Roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des Dieux !
Tu crois que mon couroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main deshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aſpect de tes Dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé.
Tremblez, malheureux Roi, votre règne eſt paſſé.
Une invisible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Partout d'un Dieu vengeur vous ſentirez les coups:
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

Digitized by Google

OEDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colère à t'entendre ;
Si ton ſang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits,
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fui, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un courroux, que ta préſence irrite ;
Fui, d'un menſonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous me traitez toûjours de traître & d'impoſteur ;
Votre père autrefois me croyait plus ſincère.

OEDIPE.

Arrête : que dis-tu ? qui ? Polibe ? mon père ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeſte ſort ;
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.
Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux ! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez ?
O Corinthe ! ô Phocide ! exécrable hyménée !
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

Digitized by Google

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

ŒDIPE.

CEs derniers mots me rendent immobile.
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquile :
Il me ſemble qu'un Dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports, enchaine mon courroux,
Et prêtant au pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruïne.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des Rois,
Philoctète avec vous combattrait ſous vos loix ;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un Pontife eſt ſouvent terrible aux Souverains ;
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus ſaintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahiſſant ſes Rois ;
Surtout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

ŒDIPE.

Ah ! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs ;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.

Digitized by Google

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !
Quel crime ai-je commis ? Eſt-il vrai, Dieu vengeur ?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime :
A ce peuple expirant il faut une victime ;
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer :
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer ;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris ;
J'irai... Puiſſent les Dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre !

OEDIPE.

Vous mourir, vous, Madame ! ah ! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible ;
Le ſort de votre époux eſt déja trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez...

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſième acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

NOn, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le grand-prêtre me gêne, & prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit, & le préſent m'accable;
Je lis dans l'avenir un ſort épouvantable,
Et le crime partout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi? votre vertu ne vous raſſure pas?
N'êtes-vous pas enfin ſûr de votre innocence?

OEDIPE.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux céleſte,

Digitized by Google

Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avait-il près de lui des gardes, des ſoldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

OEDIPE.

Un ſeul homme ?

JOCASTE.

Ce Roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart :
Au milieu des ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il était ſans crainte, il marchait ſans défenſe ;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyait gardé.

OEDIPE.

O héros, par le Ciel aux mortels accordé,
Des véritables Rois exemple auguſte & rare !
Oedipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rappellez un ſouvenir fâcheux ;
Malgré le froid des ans, dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brillaient encor du feu de ſa jeuneſſe ;
Son front cicatriſé ſous ſes cheveux blanchis
Imprimait le reſpect aux mortels interdits ;
Et ſi j'oſe, Seigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance,
Et je m'applaudiſſais de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon époux.

Digitized by Google

Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre ?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre ;
Je crains que par les Dieux le Pontife inspiré
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.
Moi, j'aurais massacré !.. Dieux ! serait-il possible ?

JOCASTE.

Cet organe des Dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels :
Ils approchent des Dieux ; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs festons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
Non, non, chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

ŒDIPE.

Ah Dieux ! s'il était vrai, quel serait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il est trop vrai, croyez-en ma douleur ;
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je suis bien détrompée,
Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle imposteur la fausse obscurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles, que j'abhorre,

Digitized by Google

Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

OEDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle ſur vous les Dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous allarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos Dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faibleſſe,
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtreſſe;
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
„ Ton fils tuera ſon père, & ce fils ſacrilège,
„ Inceſte & parricide... O Dieux! achéverai-je?

OEDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi ſa mère,
Dégoutant dans mes bras du meurtre de ſon père,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

Digitized by Google

ŒDIPE.

Ah! Madame, achevez. Dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte couroux?

JOCASTE.

Je crus les Dieux, Seigneur; & faintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſait à nos Dieux, & condamnait leurs loix:
Il falut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime;
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuſe!
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe!
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères,
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire!
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être ainſi que moi frémirez-vous de crainte.

Digitized by Google

Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe, & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée.
Pour la première fois, par un don ſolemnel,
Mes mains jeunes encor enrichiſſaient l'autel:
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
Une inviſible main repouſſait mes préſens;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'à moi cette voix effrayante:
„ Ne vien plus des lieux ſaints ſouiller la pureté;
„ Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté;
„ Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
„ Va porter tes préſens aux autels des furies;
„ Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer;
„ Va, ce ſont là les Dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame?
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouïs,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit, que je ſerais l'aſſaſſin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux!

OEDIPE.

Que je ſerais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où ſuis-je? Quel démon en uniſſant nos cœurs,

Digitized by Google

Cher Prince, a pu dans nous raſſembler tant d'horreurs?

ŒDIPE.

Il n'eſt pas encor tems de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'allarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du ſein de ma patrie il falut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les Dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée:
Je partis, je courus de contrée en contrée:
Je déguiſai partout ma naiſſance & mon nom.
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une avanture, en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidait ſeconda mon courage:
Heureux, ſi j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas!
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement,
La main des Dieux ſur moi ſi longtems ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue,)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que trainaient deux courſiers.
Il falut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & ſuperbe, & nourri dans un rang,
Où l'on puiſa toûjours l'orgueil avec le ſang:

Digitized by Google

Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encor au trône de mon père;
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiſſans! je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine,
Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez;
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déja glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière, obſervait mon viſage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.... Vous frémiſſez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

Digitized by Google

SCENE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

Vien, malheureux vieillard, vien, approche... A ſa vue,
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émue :
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger.
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien ! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe ?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon ſupplice ?
Vous ne futes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, & répondez au Roi.

PHORBAS.

Au Roi !

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux ! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître !
Vous, Seigneur ?

ŒDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus :
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre ;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin

D'un

D'un fidèle ſujet bleſſé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai bleſſé ? qui ? moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les Dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échappé ;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte,
Où mon Roi...

OEDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O Dieux !
Enfin après quatre ans vous décillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il eſt donc vrai !

OEDIPE.

Quoi ! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage ?
Oui, c'eſt toi : vainement je cherche à m'abuſer ;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître ;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné ;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice.
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice ;

Digitized by Google

Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOcaſte... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

OEDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage ;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Ecoutez ma prière.

OEDIPE.

Ah! je n'écoute rien ;

Digitized by Google

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère!

OEDIPE.

O trop funeſte hymen! ô feux jadis ſi doux!

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me pourſuit;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le couroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,

Digitized by Google

Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre ;
Et ſans trop rappeller cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez...

ŒDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur, qui s'attache à mes pas ?
Irai-je errant encor, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême ?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main ?
Corinthe, que jamais ta déteſtable rive.....

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEigneur, en ce moment, un étranger arrive ;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
à Jocaſte.
Adieu ; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Œdipe :
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En ceſſant d'être Roi, je ceſſe d'être à vous.

Digitized by Google

Je pars : je vais chercher dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle ;
Et vivant loin de vous, ſans Etats, mais en Roi,
Juſtifier les pleurs, que vous verſez pour moi.

Fin du quatrième acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, ſuite.

ŒDIPE.

Finiſſez vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs aſſure un prompt ſecours;
En perdant votre Roi vous conſervez vos jours.
Du ſort de tout ce peuple il eſt tems que j'ordonne.
J'ai ſauvé cet Empire en arrivant au trône;
J'en deſcendrai du moins comme j'y ſuis monté;
Ma gloire me ſuivra dans mon adverſité.
Mon deſtin fut toûjours de vous rendre la vie:
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois;
Puiſqu'il vous faut un Roi, conſultez-en mon choix.
Philoctète eſt puiſſant, vertueux, intrépide;
Un Monarque eſt ſon père *a*), il fut l'ami d'Alcide;
Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et deſcendre du moins de mon trône en Monarque.

a) Il était fils du Roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Digitized by Google

Que l'on faſſe approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

SCENE II.

OEDIPE, ARASPE, ICARE, ſuite.

OEDIPE.

ICare, eſt-ce vous que je voi ?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon père ?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous ?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

OEDIPE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre ;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos Dieux !
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide ?
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,

Digitized by Google

J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.
O ciel! & quel eſt donc l'excès de ma miſère?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des Dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquite
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence....

ICARE.

O ciel! oſerai-je parler?

ŒDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre?

ŒDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous.... Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

ŒDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du ſceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

ŒDIPE.

Eſt-ce aſſez? & ce trait ſera-t-il le dernier?
Pourſui, deſtin, pourſui, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.

Digitized by Google

Parmi ces malheureux promts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrais en coupable.
Je dois périr en Roi. Quels ſont mes ennemis?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis?

ICARE.

Le gendre de Polibe; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis le diadême.
A ſon maître nouveau tout le peuple obéit.

OEDIPE.

Eh quoi! mon père auſſi, mon père me trahit?
De la rébellion mon père eſt le complice?
Il me chaſſe du trône!

ICARE.

Il vous a fait juſtice;
Vous n'étiez point ſon fils.

OEDIPE.

Icare....

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur, & toute la province...

OEDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils?

ICARE.

Non, Seigneur; & ce Prince
A tout dit en mourant, de ſes remords preſſé;
Pour le ſang de nos Rois il vous a renoncé;
Et moi de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau Roi la ſévère juſtice,

Digitized by Google

Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point ſon fils! & qui ſuis-je, grands Dieux?

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cythéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque Dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas;
La pitié me ſaiſit, je vous prends dans mes bras;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte:
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au Prince: admirez votre ſort;
Le Prince vous adopte au lieu de ſon fils mort;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous futes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.

Digitized by Google

Mais le Trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chasse.

OEDIPE.

O vous, qui présidez aux fortunes des Rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiser les miracles?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

Jamais, & le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître;
Mais longtems de ses traits mon esprit occupé,
De son image encor est tellement frappé,
Que je le connaîtrais, s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les Dieux,
Chérir l'heureux bandeau, qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais; mais malgré les maux que je prévoi
Un desir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau, dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

Digitized by Google

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

AH! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
Plus je le vois, & plus.... Ah! Seigneur, c'eſt lui-même,
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus.....

ICARE.

Quoi! du mont Cythéron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remites,
Cet enfant qu'au trépas.....

PHORBAS.

Ah, qu'eſt-ce que vous dites?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joye;
Oedipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroye!
Malheureux, qu'as-tu dit?

Digitized by Google

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas;
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras.
Vos destins sont connus, & voilà votre père.

OEDIPE.

O sort, qui me confond! ô comble de misère!
à Phorbas.
Je serais né de vous, le Ciel aurait permis,
Que votre sang versé.

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas exposé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la Reine.

OEDIPE.

Répon-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
en montrant Icare,
Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie!

OEDIPE.

Quel était son pays?

Digitized by Google

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point son père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un sang plus glorieux & plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

OEDIPE.

Sortez, cruels, sortez de ma présence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompense ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous seuls réservé,
Je vous punirais trop de m'avoir conservé.

Digitized by Google

SCENE IV.

OEDIPE *ſeul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceſte, & parricide, & pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile & funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pu réſiſter:
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que moi m'entrainait vers le crime;
Sous mes pas fugitifs il creuſait un abîme;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'eſclave & l'inſtrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes ſont les vôtres,
Et vous m'en puniſſez.... Où ſuis-je? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit!
Ces murs ſont teints de ſang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! eſt-ce toi?
Je vois, je reconnais la bleſſure mortelle,
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Puni-moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui fouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,

Digitized by Google

J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Vien, je te ſuis.

SCENE V.

ŒDIPE, JOCASTE, EGINE, le Chœur.

JOCASTE.

SEigneur, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été juſqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable ?

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux !

ŒDIPE.

Malheureuſe ! arrêtez, quel nom prononcez-vous ?
Moi votre époux ! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je ?

ŒDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus

Digitized by Google

Laïus était mon père, & je suis votre fils.

Il sort.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher;
Si ta main sans frémir peut encor m'approcher,
Aide-moi, soutien-moi, prens pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieux! est-ce donc ainsi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funestes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, le Grand-Prêtre, le Chœur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un Soleil plus serein se lève sur vos têtes;
Les feux contagieux ne sont plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient sont déja refermés;
La mort fuit, & le Dieu du ciel & de la terre
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.

Digitized by Google

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JOCASTE.

Quels éclats! Ciel! où fuis-je, & qu'eſt-ce que j'entends?
Barbares!...

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt fait, & les Dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre;
Le ſang d'Oedipe enfin ſuffit à ſon courroux.

LE CHŒUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers aſſemblage effroyable!
Il eſt donc mort?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit, & le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon père avait été trempée;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du Ciel, dont la fureur ſe laſſe;
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grace;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Digitized by Google

Elle ſe frappe.

Par un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul Dieu qui me reſte.
Laïus, reçoi mon ſang, je te ſuis chez les morts:
J'ai vécu vertueuſe, & je meurs ſans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuſe Reine! ô deſtin que j'abhorre!

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, & vous Thébains, qui futes mes ſujets,
Honorez mon bucher, & ſongez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

Digitized by Google

LETTRES

écrites en 1719, *qui contiennent la critique de l'*OEDIPE *de* Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'Auteur.*

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoye, Monſieur, ma tragédie d'*Œdipe*, que vous avez vu naître. Vous ſavez que j'ai commencé cette piéce à dix-neuf ans. Si quelque choſe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſervirait d'excuſe. Du moins malgré les défauts dont cette tragédie eſt pleine, & que je ſuis le premier à reconnaître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je ſens combien il eſt dangereux de parler de ſoi : mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête-homme m'eſt plus chère que celle d'auteur : ainſi je crois que perſonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaye de mériter entiérement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourrait me l'ôter.

Je ſais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont

Digitized by Google

perſuadés de mon innocence : mais auſſi bien des gens qui ne connaiſſent ni la poéſie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête-homme & d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'ayent eſſuyé de pareilles diſgraces ; preſque tous les poëtes qui ont réuſſi ont été calomniés ; & il eſt bien triſte pour moi de ne leur reſſembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout tems été remplies de critiques obſcènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, ſans être apperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les Puiſſances, & qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles ſont toûjours des enfans ſuppoſés, dont on ne connaît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que le monde puiſſe l'en ſoupçonner, & qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre. Telle était la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans. L'imprudence, attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvait aiſément autoriſer les ſoupçons que l'on faiſait naître ſur moi. J'étais d'ailleurs ſans appui, & je n'avais jamais ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de *Louis XIV* une petite piéce imitée des *J'ai vu* de l'Abbé *Regnier*. C'é-

Digitized by Google

tait un ouvrage où l'auteur paſſait en revue tout ce qu'il avait vu dans ſa vie. Cette piéce eſt auſſi négligée aujourd'hui, qu'elle était alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette piéce n'en avait point d'autre; elle n'était remarquable que par les injures groſſières qui y étaient indignement répandues, & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtile en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiſſait ainſi : *J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avais pas vingt ans alors, pluſieurs perſonnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me déguiſer. L'auteur de cette miſérable ſatyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputèrent cette piéce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point encor vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me ſouviens que paſſant alors par une petite ville de province, les beaux eſprits du lieu me prièrent de leur réciter cette piéce, qu'ils diſaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, & que la piéce était miſérable, ils ne m'en crurent

Digitized by Google

point ſur ma parole; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainſi auprès d'eux, ſans y penſer, la réputation d'un grand poëte & d'un homme fort modeſte.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuaient à me rendre reſponſable de toutes les ſottiſes qui ſe débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il eſt ſûr de l'être toûjours, juſqu'à ce que ſon innocence éclate, ou que la mode de le perſécuter ſoit paſſée; car tout eſt mode en ce pays-là, & on ſe laſſe de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureuſement ma juſtification eſt venue, quoiqu'un peu tard; celui qui m'avait calomnié, & qui avait cauſé ma diſgrace, m'a ſigné lui-même, les larmes aux yeux, le déſaveu de ſa calomnie, en préſence de deux perſonnes de conſidération qui ont ſigné après lui. M. le Marquis de la V*** a eu la bonté de faire voir ce certificat à Monſeigneur le Régent.

Ainſi il ne manquait à ma juſtification que de la faire connaître au public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occaſion de le faire plus tôt; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe avancer que je ſois l'auteur d'aucune des choſes dont j'ai été accuſé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris ſouverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que pluſieurs perſonnes,

Digitized by Google

accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me trouver si innocent, après m'avoir cru si criminel sans me connaître. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens sur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine. Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'*Atrée* était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du sang du fils de *Thyeste*; & aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaste* se défie des oracles d'*Apollon*. Voilà comme on décide presque toûjours dans le monde; & ceux qui sont accoutumés à juger de la sorte, ne se corrigeront pas par la lecture de cette lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie; elle est trop inséparable des succès: mais du moins il m'est permis de souhaiter, que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice, ne fassent point des malheureux sur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde désormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'esprit, & qu'un homme soit persécuté dans sa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même?

Digitized by Google

Ne croyez pas, Monsieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le présent dont Monseigneur le Régent a daigné m'honorer : cette bonté pourrait n'être qu'une marque de sa clémence ; il est au nombre des Princes, qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux même qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorsque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monseigneur le Duc d'Orléans m'a faite comme une récompense de mon travail, qui ne méritait tout au plus que son indulgence. Il a moins voulu me récompenser que m'engager à mériter sa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu désormais de génie.

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un Prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection, plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance & par leur rang, sont destinés à être loués toute leur vie.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

LETTRE II.

MOnſieur, avant que de vous faire lire ma tragédie, ſouffrez que je vous prévienne ſur le ſuccès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous aſſurer combien je m'en défie.

Je ſais que les premiers applaudiſſemens du public ne ſont pas toûjours de ſûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le ſuccès de ſa piéce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la déciſion de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les ſuffrages de la multitude; & le public eſt étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage, qui lui arrachait des larmes dans la repréſentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un ſuccès peut-être paſſager, & dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des préfaces pleines de vanité, *qui comptent les Princes & les Princeſſes qui ſont venus pleurer aux repréſentations, qui ne donnent d'autres réponſes à leurs cenſeurs que l'approbation du public*; & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, ſe retrouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils ſont les ſeuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule: je vous par-

Digitized by Google

lerai de ma piéce plus pour avouer mes défauts que pour les excuſer : mais auſſi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec juſtice.

J'examinerai les trois *Œdipes* avec une égale exactitude. Le reſpect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas ſur leurs défauts ; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reſte, ne regardez point ces diſſertations comme les déciſions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La déciſion ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & ſi la chaleur de la compoſition m'arrache quelques termes peu meſurés, je les déſavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que ſur mes fautes.

LETTRE III.

*Contenant la critique de l'*OEDIPE *de* Sophocle.

MOnſieur, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la tragédie de* (a) Sophocle *fait ſon imitation par le diſcours, le nombre & l'harmonie ; ce qu'*Ariſtote *appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné.* Je ne diſcuterai pas non plus *ſi c'eſt une piéce du*

(a) M. *Dacier*, préface ſur l'*Oedipe* de *Sophocle*.

Digitized by Google

premier genre ſimple & implexe ; ſimple, parce qu'elle n'a qu'une ſimple cataſtrophe, & implexe, parce qu'elle a la reconnaiſſance avec la péripétie.

Je vous rendrai ſeulement compte, avec ſimplicité, des endroits qui m'ont révolté, & ſur leſquels j'ai beſoin des lumières de ceux qui connaiſſant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La ſcène ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains proſternés au pied des autels, & qui par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur Roi paraît au milieu d'eux.

Je ſuis Œdipe, leur dit-il, *ſi vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appellait *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il ſe vante, M. *Dacier* dit que c'eſt une adreſſe de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Œdipe* qui eſt orgueilleux.

Mes enfans, dit Oedipe, *quel eſt le ſujet qui vous amène ici ?* Le grand-prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je ſuis le grand prêtre de Jupiter. Votre ville eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête, elle eſt prête d'être abîmée, & n'a pas la force de ſurmonter les flots qui fondent ſur elle.* De-là le grand-prêtre prend occaſion de faire une deſcription de la peſte, dont *Œdipe* était auſſi-bien informé que du nom & de la qualité du grand-prêtre de *Jupiter.*

Tout cela n'eſt guères une preuve de cette perfection, où on prétendait, il y a quelques

Digitized by Google

années, que *Sophocle* avait pouſſé la tragédie; & il ne paraît pas qu'on ait ſi grand tort dans ce ſiécle de refuſer ſon admiration à un poëte, qui n'employe d'autre artifice pour faire connaître ſes perſonnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Œdipe, ſi vanté par tout le monde;* & à l'autre : *Je ſuis le grand-prêtre de Jupiter.* Cette groſſiéreté n'eſt plus regardée aujourd'hui comme une noble ſimplicité.

La deſcription de la peſte eſt interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaſte*, que le Roi avait envoyé conſulter l'oracle, & qui commence par dire à *Œdipe* :

Seigneur, nous avons eu autrefois un Roi qui s'appellait Laïus.

OEDIPE.

Je le ſais, quoique je ne l'aye jamais vu.

CRÉON.

Il a été aſſaſſiné, & Apollon veut que nous puniſſions ſes meurtriers.

OEDIPE.

Fut-ce dans ſa maiſon ou à la campagne que Laïus fut tué ?

Il eſt déja contre la vraiſemblance, qu'*Oedipe*, qui régne depuis ſi longtems, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort: mais qu'il ne ſache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance, j'avoue que je ne connais point de

Digitized by Google

terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'auteur, comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à-peu-près la même faute : mais auſſi je ne me ferai pas plus de grace qu'à *Sophocle*, & j'eſpère que la ſincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paraît également éloigné du ſens commun. *Œdipe* demande s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux Roi s'étant ſauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* diſe que ſon maître a été accablé ſous le nombre, lorſqu'il eſt pourtant vrai que c'eſt un homme ſeul qui a tué *Laïus* & toute ſa ſuite ?

Pour comble de contradiction, *Œdipe* dit, au ſecond acte, qu'il a ouï dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vu : & *Jocaſte*, au troiſiéme acte, en parlant de la mort de ce Roi, s'explique ainſi à *Œdipe :*

Soyez bien perſuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que ſon maître avait été aſſaſſiné par des voleurs ; il ne ſaurait changer préſentement, ni parler d'une autre ma-

Digitized by Google

nière : toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, ſi l'énigme du Sphynx n'avait pas été plus aiſée à déviner que tout ce galimatias.

Mais ce qui eſt encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eſt point, après de telles fautes contre la vraiſemblance, c'eſt qu'*Œdipe*, lorſqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne ſonge pas ſeulement à le faire chercher ; il s'amuſe à faire des imprécations & à conſulter les oracles, ſans donner ordre qu'on amène devant lui le ſeul homme qui pouvait lui donner des lumières. Le chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thèbes, & qui donne toûjours des conſeils à *Œdipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu Roi ; il le prie ſeulement d'envoyer chercher *Tirésie.*

Enfin *Phorbas* arrive au quatriéme acte. Ceux qui ne connaiſſent point *Sophocle*, s'imaginent ſans doute qu'*Œdipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu Roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* eſt le ſujet de ſa piéce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette avanture, & la tragédie finit ſans que *Phorbas* ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du Roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de *Sophocle.*

Lorſque *Créon* a appris à *Œdipe* que *Laïus* a été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Œdipe*

Digitized by Google

répond, au ſens de pluſieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puiſque* Laïus *n'avait point d'argent ſur lui ?* La plûpart des autres Scholiaſtes entendent autrement ce paſſage, & font dire à *Œdipe : Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avait donné de l'argent.* Mais ce ſens-là n'eſt guères plus raiſonnable que l'autre. On ſait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puiſqu'il dépend ſouvent des Scholiaſtes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon ſens ?

Œdipe, au commencement de ſon ſecond acte, au-lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tiréſie*. Le Roi & le Devin commencent par ſe mettre en colère l'un contre l'autre ; *Tiréſie* finit par lui dire :

C'eſt vous qui êtes le meurtrier de Laïus ; *vous vous croyez fils de* Polybe, *Roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épouſé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceſte & d'un parricide ; & ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas prophète.*

Tout cela ne reſſemble guères à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obſcurément : & ſi vous joignez aux paroles de *Tiréſie* le reproche qu'un yvrogne

Digitized by Google

gne a fait autrefois à *Oedipe*, qu'il n'était pas fils de *Polybe*, & l'oracle d'*Apollon* qui lui prédit qu'il tuerait son père & qu'il épouserait sa mère, vous trouverez que la piéce est entiérement finie au commencement de ce second acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné son art, puisqu'il ne savait pas même préparer les événemens, ni cacher sous le voile le plus mince la catastrophe de ses piéces.

Allons plus loin. *Oedipe* traite *Tirésie de fou & de vieux enchanteur*. Cependant, à moins que l'esprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophète. Eh! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tirésie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils supposé, & les oracles de *Thèbes* qui lui disent qu'il est Thébain? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère & qu'il tuerait son père, & *Tirésie* qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner *Créon*, *son fidèle & ancien ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué *Laïus*; & cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & (puisqu'il faut appeller les choses par leur nom) avec une extravagance dont

Digitized by Google

il n'y a guères d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi ! tu oſes paraître devant moi ? dit-il à Créon : *Tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es aſſurément le meurtrier de* Laïus, *& qui as manifeſtement conſpiré contre moi pour me ravir ma couronne ?*

Voyons, di-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un ſi hardi deſſein ? N'eſt-ce pas la plus folle de toutes les entrepriſes, que d'aſpirer à la Royauté ſans troupes & ſans amis, comme ſi, ſans ce ſecours, il était aiſé de monter au trône ?

CRÉON lui répond.

Vous changerez de ſentiment, ſi vous me donnez le tems de parler. Penſez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être Roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la Royauté, à vivre dans le ſein du repos avec toute la ſûreté d'un particulier, qui, ſous un autre nom, poſſéderait la même puiſſance ?

Un Prince qui ſerait accuſé d'avoir conſpiré contre ſon Roi, & qui n'aurait d'autre preuve de ſon innocence que le verbiage de *Créon*, aurait beſoin de la clémence de ſon Maître. Après tous ces grands diſcours étrangers au ſujet, *Créon* demande à *Oedipe :*

Voulez-vous me chaſſer du Royaume ? (*a*)

(*a*) On avertit qu'on a ſuivi partout la traduction de Mr. *Dacier.*

Digitized by Google

OEDIPE.

Ce n'eſt pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous faſſiez voir auparavant ſi je ſuis coupable.

OEDIPE.

Tu parles en homme réſolu de ne pas obéïr.

CRÉON.

C'eſt parce que vous êtes injuſte.

OEDIPE.

Je prends mes ſûretés.

CRÉON.

Je dois prendre auſſi les miennes.

OEDIPE.

O Thèbes ! Thèbes !

CRÉON.

Il m'eſt permis de crier auſſi : Thèbes ! Thèbes !

Jocaſte vient pendant ce beau diſcours, & le chœur la prie d'emmener le Roi : propoſition très-ſage ; car, après toutes les folies qu'*Oedipe* vient de faire, on ne ferait point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la cauſe de ce déſordre.

LE CHŒUR.

Oedipe & Créon ont eu enſemble des paroles

Digitized by Google

ſur des rapports fort incertains. On ſe pique ſouvent ſur des ſoupçons très injuſtes.

JOCASTE.

Cela eſt-il venu de l'un & de l'autre?

LE CHŒUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHŒUR.

C'eſt aſſez, Madame; les Princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Oedipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme yvre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé: *J'allai*, continue-t-il, *trouver le Roi & la Reine; je les interrogeai ſur ma naiſſance; ils furent tous deux très fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes:* Apollon *ne daigna pas répondre préciſément à ma demande; mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait*

Digitized by Google

d'horreur ; & que je ſerais le meurtrier de mon père.

Voilà encor la piéce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, & porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même ſcène :) *Oedipe* porte encor les cicatrices de cette bleſſure ; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe* : tout cela n'eſt-il pas pour *Oedipe* & pour *Jocaſte* une démonſtration de leurs malheurs ? & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils : mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'*Oedipe* dit à Jocaſte : *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, & que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, Jocaſte doit répondre ſur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils ;* ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Oedipe* & dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poëte, qui pour donner à ſa piéce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquiéme acte une reconnaiſſance déja manifeſtée au ſecond, & qui viole les règles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théatre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la piéce.

Digitized by Google

Cet *Oedipe* qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le paſteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas ſon père, qu'il a été expoſé par un Thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avaient été percés & liés avec des courroies, *Oedipe* ne ſoupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure: & le chœur toûjours préſent dans le cours de la piéce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû inſtruire *Oedipe* de ſa naiſſance; le chœur, qu'on donne pour une aſſemblée de gens éclairés, montre auſſi peu de pénétration qu'*Oedipe*; & dans le tems que les Thébains devraient être ſaiſis de pitié & d'horreur à la vue des malheurs dont ils ſont témoins, ils s'écrient: *Si je puis juger de l'avenir, & ſi je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne ſe paſſera pas que vous ne nous faſſiez connaître la patrie & la mère d'*Oedipe, *& que nous ne menions des danſes en votre honneur, pour vous rendre graces du plaiſir que vous aurez fait à nos Princes. Et vous, Prince, duquel des Dieux êtes-vous donc fils? Quelle nymphe vous a eu de* Pan, *Dieu des montagnes? Etes-vous le fruit des amours d'*Apollon? *car* Apollon *ſe plaît auſſi ſur les montagnes. Eſt-ce* Mercure, *ou* Bacchus *qui ſe tient auſſi ſur les ſommets des montagnes? &c.*

Enfin celui qui a autrefois expoſé *Oedipe*, arrive ſur la ſcène. *Oedipe* l'interroge ſur ſa naiſſance. Curioſité que Mr. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraîtrait la ſeule choſe

Digitized by Google

raiſonnable qu'*Oedipe* eût faite dans toute la piéce, ſi cette juſte envie de ſe connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Oedipe ſait donc enfin tout ſon ſort au quatriéme acte. Voilà donc encor la piéce finie.

Monſieur *Dacier*, qui a traduit l'*Oedipe* de *Sophocle*, prétend que le ſpectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaſte*, & la manière dont *Oedipe* accomplira ſur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été ſéduit là-deſſus par le reſpect que j'ai pour ce ſavant homme, & j'étais de ſon ſentiment, lorſque je lus ſa traduction. La repréſentation de ma piéce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut ſans péril louer tant qu'on veut les Poëtes Grecs, mais qu'il eſt dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaſte* & de la cataſtrophe d'*Oedipe*. J'ai ſenti que l'attention du ſpectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe; les eſprits remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la piéce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe; peut-être que le ſpectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers, & dans *Sophocle* il tient

Digitized by Google

tout le cinquiéme acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un ancien deux ou trois cent vers inutiles, lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un moderne.

Monſieur *Dacier* avertit dans ſes notes que la piéce de *Sophocle* n'eſt point finie au quatriéme acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les tragédies de *Racine* & de *Corneille*; il n'y a que les *Horaces* qui auraient beſoin d'un tel commentaire: mais le cinquiéme acte des *Horaces* n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquiéme acte de *Sophocle* que *Longin* a admiré, & que *Deſpréaux* a traduit.

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis & des fils & des pères,
Des frères, des maris, des femmes & des mères,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premiérement, il falait exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces mères & ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſerait point aujourd'hui à *Oedipe* de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon

Digitized by Google

crime, & d'en combiner ainſi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père;
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* ſont d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* ſont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'*Oedipe* de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les tems & de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiécle. L'harmonie de ſes vers, & le pathétique qui régne dans ſon ſtile, ont pu ſéduire les Athéniens, qui avec tout leur eſprit & toute leur politeſſe, ne pouvaient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui était encor dans ſon enfance.

Sophocle touchait au tems où la tragédie fut inventée. *Eſchyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui s'était aviſé de mettre pluſieurs perſonnages ſur la ſcène. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi *Sophocle* & *Eu-*

Digitized by Google

ripide, tout imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiécle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux; & il eſt à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur tems.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étaient autrefois; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés ou mépriſés: mais je crois que cet oubli & ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiécle; leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute, & s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entiérement.

Euripide ſurtout, qui me paraît ſi ſupérieur à *Sophocle*, & qui ſerait le plus grand des poëtes, s'il était né dans un tems plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des ſentimens à *Racine* même? Les endroits que ce grand-homme a traduits d'*Euripide* dans ſon inimitable tragédie de *Phèdre*, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts?
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?
..... Inſenſée, où ſuis-je, & qu'ai-je dit?

Digitized by Google

Où laiſſai-je égarer mes vœux & mon eſprit ?
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'uſage.
Oenone, la rougeur me couvre le viſage ;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur ſéduit par cette traduction, s'imagine que la piéce d'*Euripide* ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa tragédie, & même le ſeul raiſonnable ; car c'eſt le ſeul que *Racine* ait imité : & comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'*Hippolite* de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*, auſſi ne doit-on pas admirer l'*Hippolite* d'*Euripide*, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, & diſait pour ſon excuſe : *Cette ſcène eſt bonne, elle m'appartient de droit ; je reprends mon bien partout où je le trouve.*

Racine pouvait à-peu-près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je ſuis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en ſais ; tout différent en cela des médiſans, qui commencent toûjours par louer un homme, & qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans *Sophocle*, je ne ſerais jamais venu à bout de mon *Oedipe*. Je

Digitized by Google

lui dois l'idée de la première ſcène de mon quatriéme acte. Celle du grand-prêtre qui accuſe le Roi, eſt entiérement de lui ; la ſcène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il eſt vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma piéce, où j'eſpère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

*Contenant la critique de l'*OEDIPE *de* Corneille.

MOnſieur, après vous avoir fait part de mes ſentimens ſur l'*Oedipe* de *Sophocle*, je vous dirai ce que je penſe de celui de *Corneille*. Je reſpecte beaucoup plus, ſans doute, ce tragique Français, que le Grec : mais je reſpecte encor plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne ſait pas connaître les fautes des grands-hommes, eſt incapable de ſentir le prix de leurs perfections. J'oſe donc critiquer l'*Oedipe* de *Corneille* ; & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me ſoupçonniez de jalouſie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'eſt en l'admirant que je hazarde ma cenſure ; & je crois avoir une eſtime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'*Oedipe* par le nom de l'auteur, & non par l'ou-

Digitized by Google

vrage même, & qui euſſent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de *Cinna*.

Corneille ſentit bien que la ſimplicité, ou plutôt la ſéchereſſe de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos piéces de théatre. On ſe trompe fort, lorſqu'on penſe que tous ces ſujets, traités autrefois avec ſuccès par *Sophocle* & par *Euripide*; l'*Oedipe*, le *Philoctète*, l'*Electre*, l'*Iphigénie en Tauride*, ſont des ſujets heureux & aiſés à manier; ce ſont les plus ingrats & les plus impraticables; ce ſont des ſujets d'une ou de deux ſcènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je ſais qu'on ne peut guères voir ſur le théatre des événemens plus affreux ni plus attendriſſans; & c'eſt cela même qui rend le ſuccès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des paſſions qui les préparent: ſi ces paſſions ſont trop fortes, elles étouffent le ſujet; ſi elles ſont trop faibles, elles languiſſent. Il falait que *Corneille* marchât entre ces deux extrémités, & qu'il ſuppléât par la fécondité de ſon génie à l'aridité de la matière. Il choiſit donc l'épiſode de *Théſée* & de *Dircé*; & quoique cet épiſode ait été univerſellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès longtems la glorieuſe habitude d'avouer ſes fautes, il ne reconnut point celle-ci; & parce que cet épiſode était tout entier de ſon invention, il s'en applaudit dans ſa préface: tant il eſt difficile aux plus grands-hommes, & même aux plus modeſtes, de ſe ſauver des illuſions de l'amour-propre.

Il faut avouer que *Théſée* joue un étrange rôle

Digitized by Google

pour un héros, au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puiſſe être accablé ; il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que faſſe ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Et parlant dans la ſeconde ſcène à *Oedipe :*

Il veut lui faire voir un beau feu dans ſon ſein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miſérable.
.... Il eſt vrai, j'aime en votre palais ;
Chez vous eſt la beauté qui fait tous mes ſouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Iſmène ;
Elle tient même rang chez vous & chez la Reine ;
En un mot, c'eſt leur ſœur, la Princeſſe Dircé,
Dont les yeux....

Oedipe répond :

.... Quoi ! ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé !
Je ſuis fâché pour vous, que la Reine ſa mère
Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THESÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable ;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles ſont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux :
Mais....
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Digitized by Google

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un Prince ou une Princeſſe de ſon ſang pour victime ; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce Roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père : *Théſée* qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encor ; & vous, mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire ;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire ;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait ? *Théſée* dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagème. Il ne peut plus ſoutenir davantage le perſonnage de frère ; & ſans attendre que le frère de *Dircé* ſoit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant :

Que l'amour, pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'*Oedipe* reconnait qu'il eſt le meurtrier de *Laïus*, *Théſée*, au-lieu de plaindre ce malheureux Roi, lui propoſe un duel pour le lendemain ; il épouſe *Dircé* à la fin de la piéce, & ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, & les malheurs d'*Oedipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*,

Digitized by Google

paſſe tout ſon tems à dire des injures à *Oedipe* & à ſa mère ; elle dit à *Jocaſte*, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes ;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimée ;
Mais il ne trouve pas qu'on ſoit digne du jour,
Lorſqu'aux ſoins de ſa gloire on préfère l'amour.

Il eſt étonnant que *Corneille*, qui a ſenti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuſer. *Ce manque de reſpect*, dit-il, *de* Dircé *envers ſa mère, ne peut être une faute de théatre, puiſque nous ne ſommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faiſons voir.* Non ſans doute, on n'eſt pas obligé de faire des gens de bien de tous ſes perſonnages : mais les bienſéances exigent du moins qu'une Princeſſe qui a aſſez de vertu pour vouloir ſauver ſon peuple aux dépens de ſa vie, en ait aſſez pour ne point dire des injures atroces à ſa mère.

Pour *Jocaſte*, dont le rôle devrait être intéreſſant, puiſqu'elle partage tous les malheurs d'*Oedipe*, elle n'en eſt pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquiéme acte, lorſqu'*Oedipe* apprend qu'il eſt ſon fils : en un mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec *Théſée*, & à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En

Digitized by Google

En amante à bon titre, en Princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'*Oedipe*, & avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ſes filles, avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant comme il falait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la piéce, on en touche un mot dans la cinquiéme ſcène. *Oedipe* ſoupçonne que les Dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaſte* avait autrefois fait expoſer ſon fils, & trompé par-là les oracles des Dieux, qui prédiſaient que ce fils tuerait ſon père & épouſerait ſa mère.

Il me ſemble qu'il doit croire plutôt que les Dieux ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau; & vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement, que les Dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus*; elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible?

Avec moins de fondement encor *Oedipe* répond:

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?

Digitized by Google

Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.

. . . . . .

Au lieu même, au tems même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.

Oedipe n'a aucune raison de croire que ces trois voyageurs fussent des brigands, puisqu'au quatriéme acte, lorsque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
Dans ce passage étroit qu'il falut disputer ?

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui songent plutôt à détrousser les gens, qu'à leur disputer le haut du pavé.

Mais il me semble qu'il y a dans cet endroit une faute encor plus grande. *Oedipe* avoue à *Jocaste* qu'il s'est battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocaste* sait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas soupçonner que *Laïus* est peut-être mort de la main d'*Oedipe ?* Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu ; & de peur que la piéce ne finisse au premier acte, elle ferme les yeux sur les lumières qu'*Oedipe* lui donne ; & jusqu'à la fin du quatriéme acte, il n'est pas

Digitized by Google

dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant eſt le ſujet de la piéce. Les amours de *Théſée* & de *Dircé* occupent toute la ſcène.

C'eſt au quatriéme acte qu'*Oedipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie :

C'eſt un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſupplices :
S'il n'a tué *Laïus*, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand ? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de *Laïus ?* Il me paraît que l'*Oedipe* de *Corneille* accuſe *Phorbas* avec autant de légéreté que l'*Oedipe* de *Sophocle* accuſe *Créon.*

Je ne parle point de l'acte giganteſque d'*Oedipe* qui tue trois hommes tout ſeul dans *Corneille*, & qui en tue ſept dans *Sophocle.* Mais il eſt bien étrange qu'*Oedipe* ſe ſouvienne, après ſeize ans, de tous les traits de ces trois hommes ; *que l'un avait le poil noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé, & le regard un peu louche ; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derrière ;* & pour rendre la choſe encor moins vraiſemblable, il ajoute :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Oedipe* à parler de cette reſſemblance ; c'était à *Jocaſte*, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Oedipe*, qui n'a jamais vu

Digitized by Google

Laïus qu'un moment en ſa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il falait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout *Sophocle*, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'*Oedipe* ait ſeul tué *Laïus*, & que *Phorbas*, qui a été bleſſé à côté de ce Roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il était difficile de concilier cette contradiction ; & *Jocaſte*, pour toute réponſe, dit que,

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'*Oedipe ?* Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité ; & un homme diſtingué à la cour par ſon eſprit, m'a dit que c'était là le plus bel endroit de *Corneille*.

Au cinquiéme acte, *Oedipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un Roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir & retourner à Corinthe ; & cependant il envoye chercher *Théſée* & *Dircé*,

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteroient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette Princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin, il me paraît qu'*Oedipe* apprend avec

Digitized by Google

trop de froideur ſon affreuſe avanture. Je ſais qu'il n'eſt point coupable, & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire : mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur ? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez déſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé* dans un moment ſi terrible :

Votre frère eſt connu, le ſavez-vous, Madame ?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
. . . . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du Ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas ! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine !
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théatre à débiter plus de quatre-vingt vers avec *Dircé* & *Théſée*, qui ſont deux étrangers pour lui, tandis que *Jocaſte*, ſa femme & ſa mère, ne ſait encor rien de ſon avanture, & ne paraît pas même ſur la ſcène ?

Voilà à-peu-près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'*Oedipe* de *Corneille*. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues ; & quoique les beaux

Digitized by Google

morceaux de cette piéce me paraiſſent très inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme eſt toûjours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entiérement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles & ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guères la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle ; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands-hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous faiſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

Digitized by Google

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel OEDIPE.

MOnſieur, me voilà enfin parvenu à la partie de ma diſſertation la plus aiſée, c'eſt-à-dire, à la critique de mon ouvrage; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui eſt celui du ſujet. Réguliérement, la piéce d'*Oedipe* devrait finir au premier acte. Il n'eſt pas naturel qu'*Oedipe* ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort. *Sophocle* ne s'eſt point mis du tout en peine de corriger cette faute. *Corneille*, en voulant la ſauver, a fait encor plus mal que *Sophocle*, & je n'ai pas mieux réuſſi qu'eux. *Oedipe*, chez moi, parle ainſi à *Jocaſte*:

On m'avait toûjours dit que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon Prince une coupable main.
Pour moi qui, ſur ſon trône élevé par vous-même,
Deux ans après ſa mort, ai ceint le diadême,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs;
Et de vos ſeuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuſe valable de l'ignorance d'*Oedipe*. La crainte de déplaire à ſa femme en lui parlant de ſon premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de

Digitized by Google

s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion & trop peu de curioſité ; il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'Etat ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien. *Jocaſte* a beau dire :

Dans un château voiſin conduit ſecrettement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique ; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'en eſt pas moins faute.

Voici un défaut plus conſidérable qui n'eſt pas du ſujet, & dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctète*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé ; encor eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légérement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troiſiéme. On ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la piéce, & le dénouement ſe fait abſolument ſans lui : ainſi il paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur *Philoctète*, & l'autre ſur *Oedipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctète* le caractère d'un héros, & j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronade. Heureuſement j'ai lu dans Madame *Dacier*, qu'un hom-

Digitized by Google

me peut parler avantageuſement de ſoi, lorſqu'il eſt calomnié : voilà le cas où ſe trouve *Philoctète*. Il eſt réduit par la calomnie à la néceſſité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occaſion, j'aurais tâché de lui donner plus de politeſſe que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonſtances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la converſation héroïque de ces deux grands-hommes pour modèle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de *Nicomède*, j'ai cru devoir le faire parler à-peu-près comme ce jeune Prince, & qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que *Philoctète* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ſes flèches, & qui veut s'égaler à ſon maître dont il parle toûjours. Cependant il eſt certain que *Philoctète* était un Prince de la Grèce, fameux par ſes exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les Dieux avaient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſais ſi je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron ; mais il eſt certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il eſt, en arrivant, ſur les affaires de *Thèbes*, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Oedipe*. Le mont Oeta où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas ſi éloigné de Thèbes, qu'il ne pût ſavoir aiſément ce qui ſe paſſait dans cette ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de *Philoctète* m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçue ; & c'eſt ce qui me perſuade que les beau-

Digitized by Google

tés d'un ouvrage naiſſent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'expoſition du ſujet ſe fait ordinairement à un perſonnage qui en eſt auſſi bien informé que celui qui lui parle. On eſt obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraiſemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection ſerait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans ſa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle eſt, entr'autres exemples de cette perfection, la première ſcène de la tragédie de *Bajazet*. *Acomat* ne peut être inſtruit de ce qui ſe paſſe dans l'armée. *Oſmin* ne peut ſavoir de nouvelles du Serrail. Ils ſe font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui inſtruiſent & qui intéreſſent également le ſpectateur; & l'artifice de cette expoſition eſt conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* ſeul était capable.

Il eſt vrai qu'il y a des ſujets de tragédie où l'on eſt tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il eſt preſque impoſſible de réduire l'expoſition de ſa piéce à ce point de ſageſſe & de vraiſemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le ſujet d'*Oedipe* eſt de ce genre; & il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrain, il faut toûjours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact; car le ſpectateur pardonne tout, hors la longueur; & lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

Digitized by Google

A l'égard de l'amour de *Jocaſte* & de *Philoctète*, j'oſe encor dire que c'eſt un défaut néceſſaire; le ſujet ne me fourniſſait rien par-lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaiſſent le théatre, c'eſt-à-dire ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toûjours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh! quel rôle inſipide aurait joué *Jocaſte*, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé?

Il eſt ſurprenant que *Philoctète* aime encor *Jocaſte*, après une ſi longue abſence: il reſſemble aſſez aux Chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toûjours fidèles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaſte* trop âgée pour faire naître encor des paſſions; elle a pu être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répété dans la piéce qu'*Oedipe* eſt dans une grande jeuneſſe, que ſans trop preſſer les tems, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeraient bien malheureuſes, ſi on n'inſpirait plus de ſentiment à cet âge.

Je veux que *Jocaſte* ait plus de ſoixante ans dans *Sophocle* & dans *Corneille*. La conſtruction de leur fable n'eſt pas une règle pour la mienne. Je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions; & s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs piéces des perſonnes mortes

Digitized by Google

depuis longtems, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encor vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à *Jocaſte* quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma piéce, au-lieu de la critique que j'en avais promiſe. Revenons vîte à la cenſure.

Le troiſiéme acte n'eſt point fini; on ne ſait pourquoi les acteurs ſortent de la ſcène. *Oedipe* dit à *Jocaſte:*

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . . Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour éclaircir ſon doute plutôt derrière le théatre que ſur la ſcène: auſſi *Oedipe* après avoir dit à *Jocaſte* de le ſuivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle diſtinction entre le troiſiéme & le quatriéme acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La première ſcène du quatriéme acte eſt celle qui a le plus réuſſi: mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette ſcène à *Jocaſte* & à *Oedipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis longtems. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet. Je mets dans la bouche d'*Oedipe*:

Enfin je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement

Digitized by Google

J'oubliais jusqu'ici ce grand événement,
La main des Dieux sur moi si longtems suspendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il est manifeste que c'était au premier acte qu'*Oedipe* devait raconter cette avanture de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du grand-Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de *Laïus*, son devoir est de s'informer scrupuleusement & sans délai de toutes les circonstances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; & lui qui sait que dans ce tems-là même il s'est battu contre deux étrangers en Phocide, doit soupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de sa main. Il est triste d'être obligé, pour cacher cette faute, de supposer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à *Oedipe*, & la lui rend dans un autre.

La scène suivante d'*Oedipe* & de *Phorbas* me paraît bien moins intéressante chez moi que dans *Corneille*. *Oedipe*, dans ma piéce, est déja instruit de son malheur, avant que *Phorbas* achève de l'en persuader. *Phorbas* ne laisse l'esprit du spectateur dans aucune incertitude, il ne lui inspire aucune surprise, & ainsi il ne doit point l'intéresser : au contraire, dans *Corneille*, *Oedipe*, loin de se douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, & il se convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* serait admirable, si *Oedipe* avait

Digitized by Google

quelque lieu de croire que *Phorbas* eſt coupable, & ſi le nœud de la piéce n'était pas fondé ſur un menſonge puéril.

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger. J'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon *Oedipe* était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages & les cenſures du public, & j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monſeigneur le Prince de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement: mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres par ſon rang autant que par ſon eſprit, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'*Oedipe* de *Corneille*. L'un eſt au premier acte:

Digitized by Google

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion :

L'autre eſt au dernier acte. C'eſt une traduction de Sénèque : *Nec vivis miſtus, nec ſepultis :*

Et le ſort qui l'accable,
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que *Corneille*, il m'était impoſſible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai hazardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien ; héros* à *tombeaux ; contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en ſuis ſervi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la poëſie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encor plus que pour les oreilles : *je ferais*, *j'aimerais*, &c. ne ſe prononcent point autrement que *traits* & *attraits :* cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. Mr. *Racine* avait mis dans ſon *Andromaque :*

M'en croirez-vous ? Laſſé de ſes trompeurs attraits,

Digitized by Google

Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le ſcrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois*, qui me paraît (à ne conſulter que l'oreille) beaucoup plus juſte que celle de *jamais*, qu'il lui ſubſtitua.

La bizarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère*: cependant on ne le ſouffre pas, & perſonne ne réclame contre cette injuſtice.

Il me paraît que la poëſie Françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi on voulait ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers: on ne dit preſque jamais ce qu'on voulait dire; on ne peut ſe ſervir du mot propre; on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on penſe. C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs ſentent encor mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'oſent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté;

Digitized by Google

liberté ; & ſi la poëſie occupe encor mon loiſir, je préférerai toûjours les choſes aux mots, & la penſée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une diſſertation ſur les Chœurs.

MOnſieur, il ne me reſte plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma piéce. J'en ai fait un perſonnage qui paraît à ſon rang comme les autres acteurs, & qui ſe montre quelquefois ſans parler, ſeulement pour jetter plus d'intérêt dans la ſcène, & pour ajouter plus de pompe au ſpectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la ſeule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hazardé les chœurs, eſt la ſeule qui pouvait réuſſir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur rempliſſait l'intervalle des actes, & paraiſſait toûjours ſur la ſcène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient ; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était paſſé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante ; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes ſuivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaiſir de la ſurpriſe ; ou enfin il était étranger au ſujet, & par conſéquent il devait ennuyer.

La préſence continuelle du chœur dans la tra-

Digitized by Google

gédie, me paraît encor plus impraticable : l'intrigue d'une piéce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux acteurs ayent des ſecrets à à ſe confier. Eh ! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple ? C'eſt une choſe plaiſante de voir *Phèdre* dans *Euripide* avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule; c'eſt qu'ils étaient perſuadés que le chœur était la baſe & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toûjours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même. Les anciens ſavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de payſans yvres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, & ils voulaient que le théatre fût toûjours rempli d'une troupe d'acteurs, qui en chantant les louanges des Dieux, rappellaſſent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Longtems même le poëme dramatique ne fut qu'un ſimple chœur, & les perſonnages qu'on y ajouta, ne furent regardés que comme des épiſodes ; & il y a encor aujourd'hui des ſavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous avons banni les chœurs : c'eſt comme ſi, dans une même piéce, on voulait que nous miſſions Paris, Londres & Madrid ſur le théatre, parce que nos pères en uſaient ainſi, lorſque la comédie fut établie en France.

Mr. *Racine* qui a introduit des chœurs dans

Digitized by Google

Athalie & dans *Eſther*, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guères fait paraître que dans les entr'actes ; encor a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toûjours l'art du théatre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorſqu'*Eſther* a raconté ſes avantures à *Eliſe ?* Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Eſther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques....

Je ne parle pas du bizarre aſſortiment du chant & de la déclamation dans une même ſcène : mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de paſſion qui ſont le caractère de la tragédie. Un chœur ſerait bien mal venu, après la déclaration de *Phèdre*, ou après la converſation de *Sévère* & de *Pauline*.

Je croirai donc toûjours, juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hazarder le chœur dans une tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à ſon rang, & ſeulement lorſqu'il eſt néceſſaire pour l'ornement de la ſcène : encor n'y a-t-il que très peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue. Le chœur ſerait abſolument déplacé dans *Bajazet*, dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, & généralement dans toutes les piéces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des piéces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Digitized by Google

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma tragédie ; c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit ; & il ne paraît pas hors des bienſéances de faire paraître quelquefois ſur la ſcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

*A l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'*OEDIPE.

MOnſieur, on vient de me montrer une critique de mon *Oedipe*, qui, je crois, ſera imprimée avant que cette ſeconde édition puiſſe paraître. J'ignore quel eſt l'auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de diſcernement que de politeſſe.

J'avais déja reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obſervateur relève ; mais je me ſuis apperçu qu'un auteur s'épargne toûjours, quand il ſe critique lui-même, & que le cenſeur veille, lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu ſans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis que le ſujet d'*Oe-*

Digitized by Google

dipe est un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théatre. Mon censeur me propose un plan, sur lequel il voudrait que j'eusse composé ma piéce ; c'est au public à en juger. Mais je suis persuadé que si j'avais travaillé sur le modèle qu'il me présente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctète*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage ; mais *Créon* aurait été un personnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le secret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui se donnent la peine de les faire me feront toûjours beaucoup d'honneur, même de plaisir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, & me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuse.

On m'a fait appercevoir que plusieurs vers de ma piéce se trouvaient dans d'autres piéces de théatre. Je dis qu'on m'en a fait appercevoir ; car, soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire ; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées & dans les mêmes tours ; il est certain que j'ai été plagiaire sans le savoir, & que hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu dessein de voler personne.

Digitized by Google

Il y a dans les *Horaces :*

Eſt-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma piéce il y avait :

Eſt-ce vous, Philoctète ? en croirai-je mes yeux ?

J'eſpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auſſi-bien que pluſieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon *Oedipe :* celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La premiére eſt d'un Religieux, à ce qu'on vient de me dire ; la ſeconde eſt d'un homme de lettres ; & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le Religieux poſſéde mieux le théatre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuſſi. Le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé ; & même de tous ceux qui ont vu cette ſatyre en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe. Ce ſera au public à juger de ſon prix.

Ce cenſeur aſſure, dans ſon ouvrage, que ma

Digitized by Google

tragédie languira triſtement dans la boutique de *Ribou*, lorſque ſa lettre aura décillé les yeux du public ; heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatyre eſt bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curioſité de voir la tragédie qui en eſt l'objet ; & au-lieu que les piéces de théatre ſont vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Eſcobar* eut à *Paſcal*. Cette comparaiſon me paraît aſſez juſte ; car ma poëſie pourrait bien être auſſi relâchée que la morale d'*Eſcobar* ; & il y a quelques traits dans la ſatyre de ma piéce, qui ſont peut-être dignes des *Lettres Provinciales*, du moins par la malignité.

Je reçois une troiſiéme critique ; celle-ci eſt ſi miſérable, que je n'en puis moi-même ſoutenir la lecture. J'en attends encor deux autres. Voilà bien des ennemis ; mais je ſouhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encor davantage.

Digitized by Google

Digitized by Google

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 6. Mars 1724.

Revue & corrigée par l'Auteur en 1762.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

de la première édition.

JE ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théatre & mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des ſuffrages aux repréſentations; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière; ce ſerait peu même d'intéreſſer. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi on n'y trouve pas une élégance continue, ſi la piéce n'a point ce charme inexprimable de la poëſie que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſaurait jamais atteindre, & ſur lequel on raiſonne ſi mal & ſi inutilement depuis la mort de Mr. *Deſpréaux.*

C'eſt une erreur bien groſſière de s'imaginer, que les vers ſoient la dernière partie d'une piéce de théatre, & celle qui doit le moins coûter. Mr. *Racine*, c'eſt-à-dire, l'homme de la terre, qui après *Virgile* a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entières lui ſuffirent à peine pour écrire ſa *Phèdre*. *Pra-*

Digitized by Google

don se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des représentations d'une tragédie ne dépend point du stile, mais des acteurs & des situations, il arriva que les deux *Phèdres* semblèrent d'abord avoir une égale destinée ; mais l'impression régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans laquelle il traitait ses critiques de malhonnêtes gens ; sa piéce, tant vantée par sa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite ; & sans la *Phèdre* de Mr. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages ? La conduite en est à-peu-près la même. *Phèdre* est mourante dans l'une & dans l'autre. *Thésée* est absent dans les premiers actes : il passe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolite* son fils veut quitter *Trézène* ; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare sa passion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre* : il meurt du même genre de mort, & son gouverneur fait le récit de sa mort. Il y a plus. Les personnages des deux piéces se trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses ; mais c'est là qu'on distingue le grand-homme, & le mauvais poëte. C'est lorsque *Racine* & *Pradon* pensent de même, qu'ils sont le plus différens. En voici un exemple bien sensible, dans la déclaration d'*Hippolite à Aricie*. Monsieur *Racine* fait ainsi parler *Hippolite*.

Digitized by Google

Moi qui contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai longtems inſulté;
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toûjours du bord contempler les orages,
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois honteux, déſeſpéré,
Portant partout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon.*

Aſſez & trop longtems, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour, & j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toûjours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embaraſſe.

Digitized by Google

Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe ;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux piéces de comparaiſon, ſans admirer l'une & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fonds de ſentimens & de penſées ; car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées ; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme *Mr. Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages ? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette piéce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition ; mais j'en aurais encor laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par-delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent ; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette piéce : les lecteurs la feront aſſez ſans moi.

Digitized by Google

Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite ſur le choix du ſujet de *Mariamne*. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes, on diſait que le ſujet de *Mariamne* n'était autre choſe qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui ſa femme refuſe avec aigreur le devoir conjugal*; & on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je ſupplie qu'on faſſe avec moi quelques réflexions ſur ce préjugé.

Les piéces tragiques ſont fondées ou ſur les intérêts de toute une nation, ou ſur les intérêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre ſont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce aſſemblée demande le ſang de la fille d'*Agamemnon*: les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome: l'*Oedipe*, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du ſecond genre ſont *Britannicus*, *Phèdre*; *Mithridate* &c.

Dans ces trois dernières tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille du héros de la piéce: Tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent comme les Princes; & l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, Mithridate *n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille: ſes deux fils en ſont amoureux auſſi; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé.* Phèdre *eſt une belle-mère, qui enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs.* Néron *eſt un*

Digitized by Google

jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout-d'un-coup, qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, & qui se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse. Voilà des sujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine.* Aussi l'intrigue de l'*Avare* est-elle précisément la même que celle de *Mithridate. Harpagon* & le Roi de Pont sont deux vieillards amoureux; l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur maîtresse; & les deux piéces finissent par le mariage du jeune homme.

Molière & *Racine* ont également réussi, en traitant ces deux intrigues: L'un a amusé, a réjoui, a fait rire les honnêtes-gens; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare: *Racine* a représenté les faiblesses d'un grand Roi, & les a rendues respectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun.* L'un représentera sous une treille des paysans pleins d'une joie naïve, grossière & effrénée, autour d'une table rustique, où l'yvresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront. L'autre peindra les noces de *Pélée* & de *Thétis*, les festins des Dieux, leur joie majestueuse. Et tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne.* La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-

Digitized by Google

belle-sœur, sont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi, à qui la Terre a donné le nom de *Grand*, éperdûment amoureux de la plus belle femme de l'univers; la passion furieuse de ce Roi si fameux par ses vertus & par ses crimes, ses cruautés passées, ses remords présens: ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour: l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses ministres, la situation cruelle d'une Princesse, dont la vertu & la beauté sont célèbres encor dans le monde, qui avait vu son père & son frère livrés à la mort par son mari, & qui pour comble de douleur se voyait aimée du meurtrier de sa famille: quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! Peut-on dire, qu'un tel sujet soit indigne de la tragédie? C'est là surtout que *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.*

Digitized by Google

A C T E U R S.

HÉRODE, Roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, ſœur d'Hérode.

SOHÊME, Prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, IDAMAS, } miniſtres d'Hérode.

NARBAS, ancien officier des Rois Aſmonéens.

AMMON, confident de Sohême.

ELISE, confidente de Mariamne.

Un garde d'Hérode parlant.

Suite d'Hérode.

Suite de Sohême.

Une ſuivante de Mariamne, *perſonnage muet.*

La ſcène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.

Digitized by Google

Digitized by Google

Quoi Citoyens perfides
Vous arrachés de ter à mes mains parricides !

Digitized by Google

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUi, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondit l'eſpérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déja dans ſes Etats n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes Rois toûjours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné,
Et que la Reine aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands-prêtres.

Digitized by Google

Je l'avoue à regret ; j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.
Iſraël aime encor avec idolâtrie
Le ſang de ces héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſurtout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs ;
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine ;
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé :
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes Etats ſuivi de la vengeance ;
Son nom ſeul a partout répandu la terreur ;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il eſt vrai qu'Hérode va paraître ;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir dont à peine on me voyait jouïr,
N'eſt qu'une ombre qui paſſe & va s'évanouïr.
Mon frère m'était cher, & ſon bonheur m'opprime ;
Mariamne triomphe, & je ſuis ſa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh que deviendrons-nous,
Quand la Reine à ſes pieds reverra ſon époux ?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un Roi ſéduit nous fut toûjours fatale :
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.

Digitized by Google

Elle nous outragea, je l'ai trop offenſée ;
A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh ! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la Reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux, dont ce Prince eſt épris,
Se nourrit par la haine, & croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce Monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre ;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon palais, héros partout ailleurs.
Que dis-je ! en puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille :
Le fer encor ſanglant, & que vous excitiez,
Etait levé ſur elle, & tombait à ſes pieds.

MAZAEL.

Mais ſongez que dans Rome éloigné de ſa vue,
Sa chaîne de ſi loin ſemble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, ſon retour en reſſerre les nœuds,
Et ſes trompeurs appas ſont toûjours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à ſoi-même inhumaine,
Toûjours de ſon époux a recherché la haine.

Digitized by Google

Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères,
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les tems ſombre, chagrin, jaloux,
Contre ſon amour même aura beſoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je ſuis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Aſcalon vous êtes attendue;
Une retraite illuſtre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aiſément à l'abri des tempêtes,
Qui pourraient dans Solime éclater ſur nos têtes.
Sohême eſt d'Aſcalon paiſible Souverain,
Reconnu, protégé par le peuple Romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à ſa province;
Il ſait penſer en ſage, & gouverner en Prince.
Je n'apperçois pour vous que des deſtins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout tems empoiſonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère?
Lui dont l'eſprit rigide, & la ſageſſe auſtère,
Parut tant mépriſer ces folles paſſions,
De nos vains courtiſans vaines illuſions?

Digitized by Google

Au Roi ſon allié ferait-il cette offenſe ?

SALOME.

Croyez qu'avec la Reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le ſang & l'amitié les uniſſent tous deux ;
Mais je n'ai jamais vu....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux ;
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée :
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême, & ſes diſcours glacés,
M'ont expliqué ma honte, & m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère,
Qui pleure encor ici ſon ayeul & ſon frère,
Et dont l'eſprit hautain (qu'aigriſſent ſes malheurs)
Se nourrit d'amertune, & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeſte avantage,
D'enlever un amant qui ſous vos loix s'engage !
L'amour eſt-il connu de ſon ſuperbe cœur ?

SALOME.

Elle l'inſpire, au moins, & c'eſt là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point ? Cette ame impérieuſe,
Par excès de fierté ſemble être vertueuſe ;
A vivre ſans reproche elle a mis ſon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie,

Digitized by Google

Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens, ſans même le vouloir?
Qu'elle chériſſe, ou non, le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſuffit; ſa fierté s'en élève;
Ma honte fait ſa gloire; elle a dans mes douleurs
Le plaiſir inſultant de jouïr de mes pleurs.
Enfin, c'eſt trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient: allez: mon ſort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHÊME, AMMON.

SALOME.

Approchez; votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe.
Le Roi revient enfin, vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez; je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerais la vaine & faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHÊME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du Roi;
Il a voulu, Madame, étendre juſqu'à moi
Le pouvoir que Céſar lui laiſſe en Paleſtine;

Digitized by Google

En m'accordant ſa ſœur il cherchait ma ruïne.
Au rang de ſes vaſſaux il oſait me compter.
J'ai ſoutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguſte :
Je ne crains point Hérode, & l'Empereur eſt juſte.
Mais je ne peux ſouffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un Roi dont je ſuis mécontent.
D'ailleurs, vous connaiſſez cette cour orageuſe.
Sa famille avec lui fut toûjours malheureuſe ;
De tout ce qui l'approche il craint des trahiſons :
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Au frère de la Reine il en coûta la vie ;
De plus d'un attentat cette mort fut ſuivie.
Mariamne a vécu, dans ce triſte ſéjour,
Entre la barbarie, & les tranſports d'amour.
Tantôt ſous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toûjours baignant de pleurs une couche abhorrée,
Craignant & ſon époux, & de vils délateurs,
De leur malheureux Roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle.

SOHÈME.

Ignorez-vous, Princeſſe,
Que ſon ſang eſt le mien, que ſon ſort m'intéreſſe ?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHÈME.

Apprenez encor plus :
J'ai craint longtems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le ſang qui la fit naître,

Digitized by Google

Il l'a promis, du moins, à l'Empereur ſon maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous;
Je pars: ne penſez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre, & loin de vous m'entraîne.
Je renonce à la fois à ce Prince, à ſa cour,
A tout engagement, & ſurtout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon eſprit ſincère.
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux, ni dépit;
J'en ſavais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il eſt vrai, Seigneur, a vu des crimes;
Il en eſt quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des tems ſe laiſſent emporter,
Que la vertu répare, & qu'il faut reſpecter.
Il en eſt de plus bas, & de qui la faibleſſe
Se pare arrogamment du nom de la ſageſſe.
Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguiſez,
Pour qui je ſuis trahie, & qui vous ſéduiſez.
Votre fauſſe vertu ne m'a jamais trompée;
De votre changement mon ame eſt peu frappée;
Mais ſi de ce palais, qui vous ſemble odieux,
Les orages paſſés ont indigné vos yeux,
Craignez d'en exciter qui vous ſuivraient peut-être
Juſqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

(*elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

SOHÊME, AMMON.

SOHÊME.

OU tendait ce diſcours ? que veut-elle ? & pourquoi
Penſe-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi ?
Qui ? moi, que je ſoupire ! & que pour Mariamne
Mon auſtère amitié ne ſoit qu'un feu profane !
Aux faibleſſes d'amour moi j'irais me livrer,
Lorſque de tant d'attraits je cours me ſéparer !

AMMON.

Salome eſt outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalouſie éclaire, & l'amour ſe décelle.

SOHÊME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs ;
La ſecte dont je ſuis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Eſſéniens, ſtoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux paſſions.
Je n'ai point, grace au ciel, à rougir de moi-même.
Le ſang unit de près Mariamne & Sohême.
Je la voyais gémir ſous un affreux pouvoir ;
J'ai voulu la ſervir ; j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juſte, & magnanime ;
Il ſe plait à venger la vertu qu'on opprime.
Puiſſiez-vous écouter, dans cette affreuſe cour,
Votre noble pitié, plutôt que votre amour !

Digitized by Google

SOHÈME.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre sa défense ?
Qui n'aurait comme moi chéri son innocence ?
Quel cœur indifférent n'irait à son secours ?
Et qui pour la sauver n'eût prodigué ses jours ?
Ami, mon cœur est pur, & tu connais mon zèle.
Je n'habitais ces lieux que pour veiller sur elle,
Quand Hérode partit, incertain de son sort,
Quand il chercha dans Rome ou le sceptre ou la mort.
Plein de sa passion, forcenée & jalouse,
Il tremblait qu'après lui sa malheureuse épouse,
Du trône descendue, esclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée
Enfermât avec lui cette épouse adorée.
Phérore fut chargé du ministère affreux
D'immoler cet objet de ses horribles feux.
Phérore m'instruisit de ces ordres coupables.
J'ai veillé sur des jours si chers, si déplorables,
Toûjours armé, toûjours prompt à la protéger,
Et surtout à ses yeux dérobant son danger ;
J'ai voulu la servir sans lui causer d'allarmes ;
Ses malheurs me touchaient encor plus que ses charmes.
L'amour ne règne point sur mon cœur agité ;
Il ne m'a point vaincu, c'est moi qui l'ai domté ;
Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
J'ai voulu la venger, & non pas la séduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains :
Le sceptre de Judée est remis en ses mains.
Il revient triomphant sur ce sanglant théâtre ;

Digitized by Google

Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toûjours.
Leurs déſaſtres communs ont terminé leur cours;
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe;
Je n'ai plus qu'à partir — Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus — mais à d'autres attraits,
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eſt horrible & funeſte;
Qui connait Mariamne, abhorre tout le reſte.
La retraite a pour moi des charmes aſſez grands;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans:
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune, & maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHÊME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la Reine en proie à ſes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte,
Dont pour ſa fille encor elle a reçu l'atteinte.

SOHÊME.

Quelle horreur jettez-vous dans mon cœur étonné?

ELISE.

Elle a ſû l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les ſoins de Salome elle en eſt informée.

SOHÊME.

Ainſi cette ennemie au trouble accoutumée,

Digitized by Google

Par des troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir !
Quelle odieuſe cour ! & combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas ! Alexandra, par des coups inouïs,
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils.
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle ;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas. —
— Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encor écartez cet orage ;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage !

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

CE nouveau coup porté, ce terrible myſtère,
Dont vous faites inſtruire & la fille, & la mère,
Ce ſecret revélé, cet ordre ſi cruel,
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le Roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités,
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique au défaut du pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir.
Le Roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & ſûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice,
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je voiſ qu'il eſt des tems où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune, & ſe débat en vain,

Digitized by Google

Où la prudence échoue, où l'art nuit à ſoi-même;
Et je ſens ce pouvoir invincible & ſuprême,
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéiſſez au Roi, cédez à la tempête;
Sous ſes coups paſſagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens!
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du tems!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuye,
Et tu vois cependant les affronts que j'eſſuye.

MAZAEL.

Sohême part au moins; votre juſte courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, paraît inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en eſt-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, & de lâches amis?
Il faut que je combatte, & ma chûte prochaine,
Et cet affront ſecret, & la publique haine.
Déja de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.
Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va ſignaler ma chûte & ſon crédit.
Je ne me flatte point: je ſais comme en ſa place,

De

Digitized by Google

De tous mes ennemis je confondrais l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voye ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joye.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux,
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *Grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du Sénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon empire,
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

Digitized by Google

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice.
Je vous connais, Madame, & je vous rends juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être;
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne;
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne;
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au Roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu ſervez bien leur courroux;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

Digitized by Google

(*à Salome.*)

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au Roi les ſecrets de mon ame;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un couroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie.
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop, enfin: vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre Maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir:
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.

Digitized by Google

Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Longtems de vos tyrans contint la cruauté;
Sohême va partir, nul eſpoir ne vous reſte.
Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.
Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; ſa ſombre jalouſie
Au-delà du tombeau portait ſa frénéſie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eſt vrai, fut trop impérieuſe.
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême.

(*Eliſe ſort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

ET vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains appaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,

Digitized by Google

Ont acquis dès longtems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégoutant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter aux Rois, des Souverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecrètes:
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt là que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a rejailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le Roi ſe juſtifie;

Digitized by Google

En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui;
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du Roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.
Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le Roi leur a du trône arraché l'eſpérance;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi longtems vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déja ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte.
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui:
Eh! qui vous répondra, que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race?
Il eſt tems déſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais près des Rois vos ayeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout tems, en tous lieux.

Digitized by Google

Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du Sénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon règne heureux & juſte,
Si la terre avec joie embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibère;
Je cède à vos conſeils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au ſort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez; quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut, je ſuis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHÊME, ELISE.

SOHÊME.

JE viens m'offrir, Madame, à votre ordre ſuprême.
Vos volontés pour moi ſont les loix du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprens, parlez, & j'obéïs.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune,

Digitized by Google

Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter, par d'inutiles vœux,
Les ſecours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lors qu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le ſuffrage.
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines loix
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos Rois.
J'aurais dû dès longtems, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au Sénat un aſyle honorable:
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers,
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du capitole il juge tous les Rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers, implorer ſon appui?
Pour conſerver les fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère:
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,

Digitized by Google

De la ſimple vertu généreux protecteur;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards, & de ce long ſilence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHÊME.

Non, . . . je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſques dans l'Italie;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le Roi; rompez vos nœuds infortunés;
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice;
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice. . . . .
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait: mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême en vous aimant ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me falût jamais

Digitized by Google

Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant, qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance.
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublirai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne peux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SOHÈME.

Arrêtez, & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée;
A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immôler,
Epris de vos vertus, je les ſais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reſte, s'il le faut, pour vous déſabuſer,
Pour vous reſpecter plus, pour ne plus m'expoſer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, eſt le ſeul qui me touche;
J'y ſacrifirai tout; mes amis, mes ſoldats,
Vous conduiront aux bords où s'adreſſent vos pas.
J'ai dans ces murs encor un reſte de puiſſance.
D'un tyran ſoupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai ſervie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il ſuffit, je vous crois: d'indignes paſſions

Digitized by Google

Ne doivent point ſouiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expoſe;
Vous courez à la mort, & j'en ſerai la cauſe.
Comment puis-je vous ſuivre? & comment demeurer?
Je n'ai de ſentiment que pour vous admirer.

SOHÊME.

Venez prendre conſeil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ſes allarmes,
Du péril qui vous preſſe, & non de mon danger;
Avec votre tyran rien n'eſt à ménager.
Il eſt Roi, je le ſais; mais Céſar eſt ſon juge:
Tout vous menace ici; Rome eſt votre refuge;
Mais ſongez que Sohême, en vous offrant ſes vœux,
S'il oſe être ſenſible, en eſt plus vertueux;
Que le ſang de nos Rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter: & dans mon déſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHÊME.

C'eſt eux que j'en atteſte; ils ſont tous trois mes guides;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHÊME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

LE tems eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive ;
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déja par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent ;
Les palmes dans les mains nos Pontifes l'attendent ;
Idamas le devance, & vous le connaiſſez.

SOHÊME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toûjours à la Reine eſt demeuré fidèle,
Qui ſage courtiſan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne ;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'allarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,

Digitized by Google

La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La Reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre ayent accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de Rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts ? Puis-je enfin l'avertir ?

SOHÈME.

Oui, j'ai tout ordonné, la Reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHÈME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des Rois ſage & parfait modelle,
Votre ſort eſt trop beau : vous vivrez auprès d'elle.

Digitized by Google

SCENE II.

SOHÊME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHÊME.

Mais déja le Roi vient ; déja dans ce séjour,
Le son de la trompette annonce son retour.
Quel retour, justes Dieux ! Que je crains sa présence !
Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.
Plût au ciel que la Reine eût déja pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits !
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite ?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas ?
De venger sa vertu ? .... mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHÊME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHÊME.

Ami, j'épargne au Roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez ; Rome enfin vient de vous rendre un Maître :
Hérode est Souverain, est-il digne de l'être ?
Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? attend-on des bienfaits ?

Digitized by Google

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'impoſture !
Salome & Mazaël s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte & ne ſait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables ;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont ſortis de ſa bouche ; & ſes yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toûjours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce Conquérant, qui fit trembler les Rois,
Ce Roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée allarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la Reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche ;
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée ;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.
Je tremble encor pour elle.

SOHÊME.

Il ſuffit, Idamas.

Digitized by Google

La Reine eſt en danger ; Ammon, ſuivez mes pas ;
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du Roi vous fuirez la préſence ?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité ?

SOHÊME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime ;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

Il ſort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux ! quel trouble je prévoi ?
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, ſuite d'Hérode.

HERODE.

EH quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue !
Quelle horreur devant moi s'eſt partout répandue !
Ciel ! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi ?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la Reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes allarmes.

HERODE.

Digitized by Google

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous verſez des larmes !
Vous, ce Roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins !
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains !
Songez, Seigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez, que près d'Auguſte appellé par ſon choix,
Vous marchiez diſtingué de la foule des Rois.
Revoyez à vos loix Jéruſalem rendue,
Jadis par vous conquiſe, & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui ſa première ſplendeur,
En contemplant ſon Prince au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HERODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la terre :
Le deſtin m'a frappé de ſes plus rudes coups ;
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte ?
Ce trône auguſte & ſaint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faiſant des heureux, un Roi l'eſt à ſon tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourait tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus que d'indignes diſcours
Oſent troubler la paix & l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flatteurs écartent de leur Maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.

Digitized by Google

Bientôt de vos vertus tout Iſraël charmé.....

HERODE.

Eh ! croyez-vous encor, que je puiſſe être aimé ?
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même !

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non : je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne....

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toûjours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah ! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, Seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toûjours troublé, toûjours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.

Digitized by Google

Quelle entrevue, ô cieux ! quels combats ! quel ſupplice!
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité,
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait pour vous juſtifier ?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père ?
Le ſang, qui la forma, fût un ſang ennemi :
Le dangereux Hircan vous eût toûjours trahi ;
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'état vous n'auriez pu....

HERODE.

N'importe.
Hircan était ſon père, il falait l'épargner ;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille :
J'ai fait périr le père, & j'ai proſcrit la fille ;
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'opprimer ;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

Digitized by Google

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une faibleſſe :
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes ſacrés, fureurs que je déteſte !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la Reine auſſi l'oublier comme vous !

HERODE.

O père infortuné ! plus malheureux époux !
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si ſon cœur, . . . ſi ſa foi, . . . mais c'eſt trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui, que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur;
C'en eſt aſſez; ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez. . . . .

HERODE.

Oui; je l'ai réſolu.
Oui; mon cœur déſormais la voit, la conſidère,
Comme un préſent des cieux qu'il faut que je révère.

Digitized by Google

Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu !
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop longtems mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main faiſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait. Je prétends, plus juſte & moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
L'Etat va reſpirer ſous un règne plus doux ;
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les allarmes,
Des peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſurtout à ſa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue :
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & revien. Que vois-je ? c'eſt ma ſœur.

à Mazaël.

Sortez.... A quels chagrins ma vie eſt condamnée !

Digitized by Google

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

JE les partage tous : mais je ſuis étonnée
Que la Reine & Sohême évitant votre aſpect,
Montrent ſi peu de zèle, & ſi peu de reſpect.

HERODE.

L'un m'offenſe, il eſt vrai, — mais l'autre eſt excuſable ;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toûjours de la Reine allumé le couroux.

HERODE.

Ah ! trop d'horreurs enfin ſe répandent ſur nous ;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſérable.
Aſſez & trop longtems ſur ma triſte maiſon
La vengeance & la haine ont verſé leur poiſon.
De la Reine & de vous les diſcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma ſœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux ;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entends-je ? Ah fatale ennemie !

HERODE.

Un Roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce frère malheureux

Digitized by Google

N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les miens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre!
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez: plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juste & nécessaire;
A vos moindres desirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang & la nature;
Sa voix trop rarement se fait entendre aux Rois,
Et près des passions le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes services passés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous pensé, que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre sa vie?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéressés à veiller sur vos jours
Pourront de ses complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et pensez-vous enfin, que lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous?

Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HERODE.

Ah! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine;
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur;
Ne me détrompez point, reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la Reine & moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à ſon gré peut menacer mes jours;
Ils me ſont odieux; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir:
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé;
C'eſt peu de vous haïr, elle un autre en eſt aimé.

HERODE.

Un autre en eſt aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnés,

M

Ces flambeaux de discorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux sont l'horrible partage?
Mariamne... mais non, je ne veux rien savoir;
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai longtems crue, & les cieux m'en punissent.
Mon sort était d'aimer des cœurs qui me haïssent.
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous....

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en est aimé! montrez-moi donc, cruelle,
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle;
Poursuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOME.

Puisque vous le voulez...

HERODE.

Frappe: voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien!

SALOME.

C'est...

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

AH! Seigneur,
Venez, ne souffrez pas que ce crime s'achève:
Votre épouse vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne! Sohême! Où suis-je? justes cieux!

MAZAEL.

Sa mère, ses enfans quittaient déja ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite;
Il place auprès des murs une escorte secrète:
Mariamne l'attend pour sortir du palais:
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah! le charme est rompu; le jour enfin m'éclaire.
Venez; à son courroux connaissez votre frère.
Surprenons l'infidèle, & vous allez juger,
S'il est encor Hérode, & s'il sait se venger.

Fin du troisième acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

QUoi ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger?
Madame, en ſe vengeant le Roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la Reine évanouïe,
Le Roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le Roi; je crains ces charmes qu'il adore;
Ce bras promt à punir, promt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer,
Mais qui toûjours douteuſe, & toûjours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ſes emportemens?
Soheme a-t-il pour moi de plus doux ſentimens?

Digitized by Google

Il me hait encor plus ; & mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte & ſon malheur.
Il voudrait pardonner dans le fond de ſon cœur :
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime ;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même.
Mon funeſte triomphe eſt encor incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin ;
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haine ;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la Reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Il vient : de quelle horreur il paraît agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſûreté ?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un Roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre, entre la Reine & lui !
Mais, Seigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point ; mais veillez ſur vous-même.
Redoutez ſes complots & la main de Sohême.

HERODE.

Ah ! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas.

De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toûjours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié:
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire:
Je vous comptais déja parmi mes ennemis;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſurtout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échapper,
Avant le coup mortel dont je dois te frapper.
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang rejailliſſe.

Digitized by Google

Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au peuple, ſurtout, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HERODE.

Je vois quel eſt ſon crime, & quel fut ſon projet.
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts; ſongez à votre offenſe.

HERODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,
Ses mépris pour ma race, & ſes altiers murmures.
Du ſang Aſmonéen j'eſſuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon deshonneur?

SALOME.

Ecartez cette idée: oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, je veux la voir & la confondre;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas;

Digitized by Google

Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vue?

HERODE.

Ah! ne redoutez rien; ſa perte eſt réſolue.
Vainement l'infidèle eſpère en mon amour;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma ſœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la Reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HÉRODE *ſeul.*

TU veux la voir, Hérode, à quoi te réſous-tu?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu?
Quoi! ſon crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte?
N'es-tu pas outragé? que t'importe le reſte?
Quel fruit eſpères-tu de ce triſte entretien?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien?
Hélas! tu ſais aſſez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner.
Va voir cette beauté ſi longtems adorée.
Non, elle périra; non, ſa mort eſt jurée.

Digitized by Google

Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
Sang des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici, grand Dieu! quel ſpectacle funeſte!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

Reprenez vos eſprits, Madame, c'eſt le Roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutien-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HERODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte?
Vous le pouvez: frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Digitized by Google

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi longtems offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire?
Quel deſſein, quelle haine a pu vous poſſéder?

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile;
Mais ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque aſyle,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéïſſance;
Songez à tous ces Rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur: Frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon époux.

Digitized by Google

HERODE.

Perfide ! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me deshonore !
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas ! ma tendreſſe, ou ma haine ?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes allarmes ?
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux ?
Vous, teint du ſang d'un père expirant à mes yeux ?
Cruel ! ah ! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les cieux me ſont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant par vos coups :
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie ;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie ;
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang ;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père ;
Peut-être un jour, hélas ! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que ſeul dans l'univers vous avez ſoupçonné ;
Ce cœur qui n'a point ſu, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maître ;
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé, ſi vous l'aviez voulu.

Digitized by Google

HERODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même ?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel !

HERODE.

... O faibleſſe ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur,
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HERODE.

Ah ! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait : je me rends : banniſſez votre effroi ;
Puiſque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe.
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel ! en eſt-ce aſſez, amour ?
C'eſt moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable ?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable ?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter ;
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter ?
Nous faudra-t-il toûjours redouter l'un & l'autre ?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte Ciel que j'implore,
Vous ſaves de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon Roi;
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime:
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable:
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle eſt ma faibleſſe;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare!
Un juſte repentir produit-il vos tranſports?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords?

HERODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer:
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.

Que ton crime & le mien soient noyés dans mes larmes.
Je te jure....

SCENE VII.

HERODE, MARIAMNE, ÉLISE, un Garde.

LE GARDE.

Seigneur, tout le peuple est en armes.
Dans le sang des bourreaux il vient de renverser
L'échaffaut que Salome a déja fait dresser.
Au peuple, à vos soldats, Sohême parle en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je suis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide!...

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez....

HERODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi.... Qu'on la garde, soldats.

TAYLOR IN. OXFORD.

Digitized by Google

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

AH mon frère, aux Hébreux ne vous présentez pas.
Le peuple soulevé demande votre vie ;
Le nom de Mariamne excite leur furie ;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je suis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort ; mais j'atteste les cieux...

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis sont déja sous vos yeux.

HERODE.

Courons... Mais quoi ! laisser la coupable impunie !
Ah ! je veux dans son sang laver sa perfidie ;
Je veux, j'ordonne,... hélas ! dans mon funeste sort,
Je ne puis rien résoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

Eloignez-vous, soldats, daignez laisser du moins
Votre Reine un moment respirer sans témoins.
(*Les gardes se retirent au coin du théatre.*)
Voilà donc, juste Dieu, quelle est ma destinée!
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui semblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours,
Tout celà n'a donc fait que verser sur ma vie
Le funeste poison dont elle fut remplie.
O naissance! ô jeunesse! & toi, triste beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a massacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me restait, on osa la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance,

Digitized by Google

J'appris de mes ayeux, que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte, & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang; défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Honorer la vertu c'est assez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles allarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en suis la cause, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'est-ce que je voi?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHÈME, ELISE, AMMON, soldats d'Hérode, soldats de Sohème.

SOHÈME.

FUyez, vils ennemis qui gardez votre Reine,
Lâches, disparaissez. Soldats qu'on les enchaîne.
(*Les gardes & les soldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, secondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos persécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans son perfide sang Mazaël est plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengée.
D'un instant précieux saisissez l'avantage;
Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage:
Avançons.

Digitized by Google

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis ;
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire ;
Je les mériterais, ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie ;
L'honneur m'en fait un crime ; il le faut expier ;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHÊME.

Que faites-vous, hélas ! malheureuſe Princeſſe ?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſais mon devoir.

SOHÊME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toûjours je vous offenſe ?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez :
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable ;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits...

SOHÊME.

L'ingrat les a perdus.

Digitized by Google

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints...

SOHÉME.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHÉME.

Le crime vous sépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare.
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les deshonorez.

SOHÉME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

SOHÉME.

Il a souillé sa main du sang de votre père.

MARIAMNE.

Je sais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De sa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHÉME.

O courage! ô constance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous servir,
Et plus je vous promets de vous désobéir.
Votre honneur s'en offense, & le mien me l'ordonne.
Il n'est rien qui m'arrête, il n'est rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,

Digitized by Google

Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur. ...

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

MAis il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre:
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi:
Suivez le Roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

AH! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère?

NARBAS.

Le Roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie.
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déja même, déja, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.

Digitized by Google

Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes maîtres.
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon Prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur,
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon ſein
Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le Roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du Roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin ſa vengeance cruelle ;
Ses crimes m'exilaient, ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & promte à l'écouter,
Je vais ſauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel déſordre extrême ?..

MARIAMNE.

Je ſuis perdue, hélas ! c'eſt Hérode lui-même.

Digitized by Google

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

ILs ſe ſont vus ! Ah Dieu !... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne ſouffrez pas...

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la ſuive.

NARBAS.

O juſtice éternelle!

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

QUe je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien, braves ſoldats, n'ai-je plus d'ennemis ?

IDAMAS.

Seigneur, ils ſont défaits ; les Hébreux ſont ſoumis.
Sohême tout ſanglant vous laiſſe la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eſt triſte ; & tant de ſang verſé,

Digitized by Google

Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la Reine atteſté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits ;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur ſurtout ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pu m'obéir ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NArbas, où courez-vous ? Juſte ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah ! malheureux, que venez-vous me dire ?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ſuperflus !

HERODE.

Quoi ? c'en eſt fait ?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus ? grand Dieu !

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas ! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,

Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je ? ah malheureux ! ah déſeſpoir extrême !
Narbas, que m'as-tu dit ?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice !
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés ?
Que ton ſang, que le mien,.. Ah ! Narbas, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourai-je hélas ! vous apprendre le reſte ?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoutait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas ! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même,
On diſait hautement, qu'un arrêt ſi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Digitized by Google

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſolait tout ce peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échaffaut on a conduit ſes pas.
C'eſt là qu'en ſoulevant ſes mains appeſanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,
„ Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
„ Mariamne en mourant ne pleure que ſur vous.
„ Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices!
„ Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices;
„ Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils;
„ Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante,
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber...

HERODE.

Tu meurs, & je reſpire encore!
Mânes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi, citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, puni-moi,
Vien déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

Il tombe dans un fauteuil.

NARBAS.

De ses sens il a perdu l'usage ;
Il succombe à ses maux.

HERODE.

Quel funeste nuage
S'est répandu soudain sur mes esprits troublés ?
D'un sombre & noir chagrin mes sens sont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma sœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez ; vous n'osez vous approcher de moi !
Triste Jérusalem, tu fuis devant ton Roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi suis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment sera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur !

HERODE.

Oui : je sens que sa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue ;
Toujours devant ses yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur est moins troublé, mes jours sont plus sereins.
Déja même à son nom mes douleurs s'affaiblissent ;
Déja de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

Digitized by Google

NARBAS.

Hélas !
Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas ?

HERODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le tranſporte ;
Il ne ſe connaît plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne eſt morte ?
Ah ! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu ?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre,
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours,
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi ! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide !
Puniſſez, déchirez ce monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, ſujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, cieux qui la poſſédez.

Fin du cinquième & dernier acte.

Digitized by Google

On a beaucoup regretté de très beaux vers que Mr. de Voltaire a ſupprimés dans les changemens qu'il a faits en dernier lieu à ſa tragédie de MARIAMNE; *on a cru devoir les reſtituer ici, en y joignant les principales variantes, &c.*

NB. Dans la MARIAMNE corrigée, telle qu'on vient de la lire; *Sohême* Prince de la race des Aſmonéens a été ſubſtitué à *Varus* Préteur Romain, Gouverneur de Syrie; & *Ammon* confident de *Sohême*, à *Albin* confident de *Varus*.

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point ; Hérode va paraître ;
L'indocile Sion va trembler ſous ſon Maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char ;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar ;
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats.
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas ;
Ces yeux toûjours puiſſans, toûjours ſûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ſes ennemis bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;

Digitized by Google

Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire ;
Et par de vains respects, par des soins assidus...

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein ? Que prétendez-vous dire ?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger,
Sans que le Roi....

SALOME.

Le Roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime ;
Ministre de ma haine, il attend sa victime ;
Le lieu, le tems, le bras, tout est choisi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré son amour, Hérode a pu vous croire ?
Il vous la sacrifie ! Il prend de vous des loix !

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choisir le tems de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vue avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,

De ſon cœur ſoupçonneux j'avais trouvé l'accès,
Quand je croyais ſon ame à moi ſeule rendue,
Il voyait Marianne, & j'étais confondue.
Un coup d'œil renverſait ma brigue & mes deſſeins.
La Reine a vu cent fois mon ſort entre ſes mains;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon Roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance:
J'ai ſu mettre à profit ſa fatale imprudence.
Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés ſa main.
Tu te ſouviens aſſez de ce tems plein d'allarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu ſais, comme à ce bruit nos peuples ſe troublèrent.
De l'Orient vaincu les Monarques tremblèrent.
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa couronne avec ſon protecteur.
Il falut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton eſprit ce jour infortuné;
Songe à quel déſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière, abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor, en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frère, & le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine.

Digitized by Google

Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine :
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai ſon courroux, j'aigris ſon déſeſpoir ;
J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toûjours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce même inſtant ſa facile colère
Deshérita les fils, & condamna la mère.
Mais ſa fureur encor flattait peu mes ſouhaits :
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits.
De ce fatal objet telle était la puiſſance ;
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ ; il partit, & depuis
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la Reine, il vit mieux ſon outrage :
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette Reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus ; j'ai moi-même armé ſa jalouſie.
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès longtems en bute aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il redoute ; & dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſû fixer ſon courroux incertain ;

Digitized by Google

Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire:
Mais avez-vous prévu, ſi ce Préteur auſtère,
Qui ſous les loix d'Auguſte a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple Hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé:
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes Etats encor agir en Souverain.
Varus ſouffrira-t-il, que l'on oſe à ſa vue
Immoler une Reine en ſa garde reçue?
Je connais les Romains; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête;
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toûjours prête.
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſurtout leur orgueil aime à punir les Rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſû plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment

Digitized by Google

Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment ?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère ?
Je connais ſa tendreſſe ; il la faut prévenir ;
Et ne lui point laiſſer le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroye ;
Leur courroux paſſager troublera peu ma joye.
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains ;
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſſe, ou que je la prévienne ;
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous : il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait ſe préſenter :
Je vais l'attendre ; allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes ſoldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, ſuite de Varus.

VARUS.

Salome & Mazaël ſemblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juſte effroi.
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez, mandez à votre Maître,
Que ſes cruels deſſeins ſont déja découverts ;
Que ſon Miniſtre infame eſt ici dans les fers,
Et que Varus peut-être, au milieu des ſupplices,
Eût dû faire expirer ce monſtre... & ſes complices.

Digitized by Google

Mais je reſpecte Hérode aſſez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piége, où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abuſent,
Et vengera ſur eux la vertu qu'ils accuſent.
Vous ſi vous m'en croyez, pour lui, pour ſon honneur,
Calmez de ſes chagrins la honteuſe fureur:
Ne l'empoiſonnez plus de vos lâches maximes:
Songez que les Romains ſont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connait, qu'il commande en ces lieux,
Et que ſur vos complots il ouvrira les yeux:
Allez, que Mariamne en Reine ſoit ſervie,
Et reſpectez ſes loix, ſi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur...

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus;
Obéiſſez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Ainſi donc ſans tes ſoins, ſans ton avis fidelle,
Mariamne expirait ſous cette main cruelle?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop ſuſpect;
Le ſoin myſtérieux d'éviter votre aſpect,
Son trouble, ſon effroi, fut mon premier indice.

Digitized by Google

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un si grand service !
C'est par toi qu'elle vit : c'est par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce solide bonheur,
Ce bien si précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu secourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces soins généreux.
Votre bras fut toûjours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puissiez-vous seulement écouter en ce jour &c.

. . . . . .

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur, dont vous sentez la flâme,
Se déguise en vertu, pour mieux vaincre votre ame ;
Et ce feu malheureux . . .

VARUS.

Je ne m'en défends pas.
L'infortuné Varus adore ses appas.
Je l'aime ; il est trop vrai, mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue :
Juge si son péril a dû troubler mon cœur ;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à son bonheur ;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuse,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuse.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur est changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !
Je ne reconnais plus ce Romain si sévère,

Digitized by Google

Qui parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du deshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur ;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête ;
A leur joug odieux je dérobais ma tête ;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi Gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre ;
Et qu'Hérode à ſes pieds, au milieu de cent Rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur ! malheureuſe contrée !
C'eſt là que Marianne à mes yeux s'eſt montrée.
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs ;
Son parricide époux faiſait couler ſes pleurs.
Ce Roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,

Digitized by Google

Prudent, mais soupçonneux, vaillant, mais inhumain,
Au sang de son beau-père avait trempé sa main.
Sur ce trône sanglant il laissait en partage
A la fille des Rois la honte & l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des Rois la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite.
Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux.
Son devoir est sa loi, sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance,
Et près d'Auguste encor implore mon appui,
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruise en un jour;
Non d'une passion, que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les sens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili;
Et plein du noble feu, que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger, & non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses Etats? ...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.
Hélas! près du Sénat je l'ai servi moi-même.

Digitized by Google

Sans doute il a déja reçu ſon diadême ;
Et cet indigne arrêt, que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah ! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

. . . . . .

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

Enfin vous le voyez, ma haine eſt confondue.
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop longtems arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel Empire,
Revôle avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le Roi,
Le ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur

. . . . . .

Digitized by Google

Le Roi ſe repentait de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déja reçu les funeſtes avis,
Et Zarès à ſon Roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.

. . . . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.
J'ai toûjours redouté le pouvoir de ſes charmes;
J'ai toûjours craint du Roi les ſentimens ſecrets;
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable.
Il déteſte la Reine, il a juré ſa mort;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance,
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur, en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Marianne aiſément groſſira la tempête:
La foudre gronde encor: un arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Marianne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine,
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Digitized by Google

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper:
Dans un piége plus ſûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La Reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux;
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrétement un frivole avantage,
Il ſuffit; c'eſt par-là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.
Faites veiller ſurtout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voye?

Digitized by Google

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . . . .

Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avait contre vos jours allumé ſa vengeance :
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé ;
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.

. . . . . .

. . . . . .

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe :
Vien, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue :

. . . . . .

Varus, aux nations, qui bornent cet Etat,

Digitized by Google

Ira porter bientôt les ordres du Sénat.
Hélas ! grace à ſes ſoins, grace à vos bontés même,
Rome à votre Tyran donne un pouvoir ſuprême ;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais :
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe Maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;
Et que cet amour même aigri par vos refus. . . .

MARIAMNE.

Chère Eliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frappée :
Mais d'un autre intérêt mon ame eſt occupée ;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés ;
Que Varus vienne ici ; vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . . . .

Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains.

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . . . .

. . . . . .

Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône ;
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe :
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des Maîtres des humains.

. . . . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſques ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.

. . . . . .

Je ne m'attendais pas, que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . . . .

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

. . . . . .

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de visage.

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je suis consumé,
Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaissais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la sens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle imposait silence à ma témérité!
Sans trouble & sans courroux, sa tranquille sagesse
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faiblesse.
J'adorais, cher Albin, jusques à ses refus.
J'ai perdu l'espérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma constance est réduite!

ALBIN.

Etes-vous résolu de préparer sa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourez-vous respecter ses rigueurs,
Jusques à vous charger du soin de vos malheurs?
Quel est votre dessein? . . .

VARUS.

Moi, que je l'abandonne!
Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne! . . .

Digitized by Google

Non, non, mon cœur encor eſt trop digne du ſien ;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ſes tyrans elle aille auprès d'Auguſte ;
Sa fuite eſt raiſonnable, & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je ſervirai la Reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens, je lui ſauve le jour ;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, ſuite de Varus.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le ſacré diadême,
Et vous ſoumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, ſouffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.

. . . . . .

La Reine en ce moment eſt-elle en ſûreté ?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté ?

IDAMAS.

. . . . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours :

. . . . . .

VARUS.

Je ſais qu'en ce palais je dois le recevoir ;
Le Sénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir.

. . . . . .

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, ſuite d'Hérode.

. . . . . .

MAZAEL.

SEigneur, à vos deſſeins Zarès toûjours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.

Ciel, qui pourra calmer un trouble si cruel?...
Demeurez, Idamas; demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

EH bien! voilà ce Roi si fier & si terrible!
Ce Roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui sut vaincre & régner, qui sut briser ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . . . .

. . . . . .

A Mazaël.

Sortez. Termine, ô ciel! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HE bien, vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux?

HERODE.

Madame, il n'est plus tems d'appesantir mes maux;

. . . . . .

. . . . . .

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Jamais, je l'avoûrai, plus heureuſe apparence
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . . . .
. . . . . .

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Non, ne vous vengez point; mais ſauvez votre vie;
Prévenez de Varus l'indiſcrette furie:
Ce ſuperbe Préteur, ardent à tout tenter, ...
Se fait une vertu de vous perſécuter.

HERODE.

Ah! ma ſœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . . . .

Digitized by Google

Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, & le sang d'un Romain ?
. . . . . .
Mais... Croyez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur ?

SALOME.

Il la conseillerait ; n'en doutez point, Seigneur.
Auguste a des autels où le Romain l'adore ;
Mais de ses ennemis le sang y fume encore.
Auguste à tous les Rois a pris soin d'enseigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez son exemple, assurez votre vie.
Tout condamne la Reine, & tout vous justifie.
. . . . . .
Ne montrez qu'à des yeux éclairés & discrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE V.

SCENE SIXIEME.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

. . . . . .
. . . . . .

IDAMAS.

Mais le sang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer sur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offense...

Digitized by Google

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 11. *Décembre* 1730.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CEtte tragédie de BRUTUS *fut jouée pour la première fois en* 1730. *C'eſt de toutes les piéces de notre auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.*

Digitized by Google

DISCOURS

SUR LA

TRAGÉDIE.

A MYLORD BOLINGBROKE.

De la rime, & de la difficulté de la verſification Françaiſe. Tragédies en proſe. Exemples de la difficulté des vers Français. La rime plait aux Français, même dans les comédies. Caractère du théatre Anglais. Défaut du théatre Français. Exemple du Caton *Anglais. Comparaiſon du* Manlius *de Mr. de* la Foſſe, *avec* la Veniſe *de Mr.* Otway. *Examen du* Jules Céſar *de* Shakeſpear. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienſéances & unités. Cinquiéme acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du ſpectacle dans la tragédie. Conſeils d'un excellent critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, Mylord, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des juges très éclairés, & d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pu rendre cet hommage. Mais vous ſavez que la

Digitized by Google

tragédie de *Brutus* eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami Mr. *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe Anglaiſe le premier acte de cette piéce, à-peu-près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet, qui de tous eſt peut-être le plus convenable à votre théatre (*a*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente *Brutus*, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte ſermonis utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de Français auſſi-bien que d'Anglais; à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toûjours dans le langage; & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, Mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie Françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en Anglais: je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme

(*a*) Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé *Lée*; mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

Digitized by Google

un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée ; il me falut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière ; ce fut la ſévérité de notre poëſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés, d'allonger, & ſurtout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns ſur les autres, & de créer dans le beſoin des termes nouveaux, qui ſont toûjours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un poëte Anglais, diſais-je, eſt un homme libre, qui aſſervit ſa langue à ſon génie ; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime ; elle eſt eſſentielle à la poëſie Françaiſe. Notre langue ne comporte que peu d'inverſions : nos vers ne ſouffrent point d'enjambement, du moins cette liberté eſt très rare : nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves : nos céſures & un certain nombre de pieds

Digitized by Google

ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification ; la rime est donc nécessaire aux vers Français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Despréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autres ; & je le répète encore, quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose ; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir ; qui a le plus, ne saurait se contenter du moins. On sera toûjours mal venu à dire au public, Je viens diminuer votre plaisir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veronese*, quelqu'un venait placer ses desseins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On est accoutumé dans les fêtes, à des danses & à des chants ; serait-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela serait plus aisé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toûjours des vers sur tous les théatres tragiques, & de plus toûjours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime

ne

Digitized by Google

ne coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraiſſe toûjours libre: & nous ne reconnaiſſons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en Français. L'exemple de notre Abbé *Regnier Deſmarais*, de l'Académie Françaiſe, & de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit *Anacréon* en Italien avec ſuccès; & ſes vers Français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pu être ſupportables en leur langue!

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, & quels reproches me fait ſouvent le ſavant Evêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous impoſons de gayeté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, Mylord, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non-ſeulement elle eſt néceſſaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément: les

portraits de la vie humaine ſeront toûjours plus frappans en vers qu'en proſe; & qui dit *Vers* en Français, dit néceſſairement des vers rimés: en un mot, nous avons des comédies en proſe du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, Mylord, hazarder ſur le théatre Français des vers non rimés tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, & je l'avouë, que le théatre Anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie; mais en récompenſe, dans ces piéces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienſéances de l'action & du ſtile, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théatre Français depuis le grand *Corneille*. Mais vos piéces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un auteur Italien m'écrivait dans une lettre ſur les théatres: *Un Critico del noſtro Paſtor fido diſſe che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi Madrigali, credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie Franceſe che ſono un riaſſunto di*

Digitized by Google

belle elegie e ſontuoſi epitalami. J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de hazarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas *d'uſage.*

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encor une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos piéces. Les bancs qui ſont ſur le théatre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable. (*b*) Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la piéce. Il empêche ſurtout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théatres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie: „ Heureux jeune homme, tu

(*b*) Enfin ces plaintes réïtérées de Mr. de *Voltaire* ont opéré la réforme du Théatre en France, & ces abus ne ſubſiſtent plus.

Digitized by Google

„ es mort pour ton pays ! O mes amis, laiſſez-
„ moi compter ces glorieuſes bleſſures ! Qui ne
„ voudrait mourir ainſi pour la patrie ? Pour-
„ quoi n'a-t-on qu'une vie à lui ſacrifier ?....
„ Mes amis, ne pleurez point ma perte, ne re-
„ grettez point mon fils ; pleurez Rome ; la mai-
„ treſſe du monde n'eſt plus : ô liberté ! ô ma
„ patrie ! ô vertu ! &c. " Voilà ce que feu Mr. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en Italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous hazardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déja le parterre qui ſe récrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit ſon ſujet de la piéce Anglaiſe de Mr. *Otway*, intitulée, *Veniſe ſauvée*. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du Marquis de *Bedmar*, écrite par l'Abbé de *St. Réal* ; & permettez-moi de dire en paſſant, que ce morceau d'hiſtoire, égal peut-être à *Salluſte*, eſt fort au-deſſus de la piéce d'*Otway* & de notre *Manlius*. Premiérement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur Français à déguiſer ſous des noms Romains une avanture connue, que l'Anglais a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théatre de Londres, qu'un Ambaſſadeur Eſpagnol s'appellât *Bedmar*, & que des conjurés euſſent le nom de *Jaffier*, de *Jaques-Pierre*, d'*Elliot* ; cela ſeul en France eût pu faire tomber la piéce.

Digitized by Google

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & soupçonneux sur *Jaffier* dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de St. Réal. *Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, & notre vie sera bientôt funeste aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur Français ? Il a craint de hazarder tant de personnages sur la scène ; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas par ce seul exposé combien cette scène Anglaise est au-dessus de la Française, la piéce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monstrueuse ?

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de *Jules-César*, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ? Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie. Il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siécle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le Latin, & qui n'eut de maître que son génie ; mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel raviſſement je voyais *Bru-*

Digitized by Google

tus tenant encor un poignard teint du ſang de *Céſar*, aſſembler le peuple Romain, & lui parler ainſi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un de vous qui ait été attaché à Céſar, *qu'il ſache que* Brutus *ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains ; & ſi vous me demandez pourquoi j'ai verſé ſon ſang, c'eſt que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir* Céſar *vivant, & mourir ſes eſclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par ſa mort ?* Céſar *était mon ami, je le pleure ; il était heureux, j'applaudis à ſes triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour regretter la ſervitude ? S'il en eſt un ſeul, qu'il parle, qu'il ſe montre ; c'eſt lui que j'ai offenſé : Y a-t-il quelqu'un aſſez infame pour oublier qu'il eſt Romain ? Qu'il parle ; c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.*

CHŒUR DES ROMAINS.

Perſonne, non, Brutus, *perſonne.*

BRUTUS.

Ainſi donc je n'ai offenſé perſonne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui n'ayant point eu de part au châtiment de* Céſar, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous ſente le bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami*

Digitized by Google

pour le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHŒUR.

Vivez, Brutus, *vivez à jamais.*

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur & ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes ; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar*, & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théatres un chœur compoſé d'artiſans & de plébéïens Romains : que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues ; c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont hazardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolite* briſé par ſa chûte, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ſes accès de ſouffrance ; un ſang noir coule de ſa playe. *Œdipe* couvert du ſang qui dégoute encor des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemneſtre*, que ſon propre fils égorge ; &

Digitized by Google

Electre crie sur le théatre: *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père.* Prométhée est attaché sur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'estomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre sanglante de *Clytemnestre* par des hurlemens sans aucune articulation. Beaucoup de tragédies Grecques, en un mot, sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je sais bien, que les tragiques Grecs, d'ailleurs supérieurs aux Anglais, ont erré en prenant souvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans son enfance du tems d'*Eschyle*, comme à Londres du tems de *Shakespear*; mais parmi les grandes fautes des poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de singulières beautés; & si quelques Français, qui ne connaissent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & sur des ouï-dire, les condamnent sans aucune restriction, ils sont, ce me semble, comme des aveugles, qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais si les Grecs & vous, vous passez les bornes de la bienséance, & si surtout les Anglais ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter; & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en passer les bornes.

Digitized by Google

Je ſuis bien loin de propoſer, que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpear*, & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire, qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encor que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe, pourquoi il eſt permis à nos héros & à nos héroïnes de théatre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Atalide* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar?* Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux Romain; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance Françaiſe; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces loix, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des loix qui, ce me ſem-

Digitized by Google

ble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toûjours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théatre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace du tems & du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inſéré dans une piéce trop d'événemens, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne foi, il vous dira, qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa piéce d'un ſeul fait ; & s'il prend deux jours & deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures, & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui hazarderait un ſpectacle horrible ſur le théatre ; il ne choquerait point la vraiſemblance ; & cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action, qui, ſans un ſtile ſublime, ne ſerait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille* dans ſa *Rodogune*. Il fait paraître une mère, qui en préſence de la Cour & d'un Ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils & ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre fils de ſa propre main ; elle leur préſente la coupe empoiſonnée, & ſur leur refus & leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poiſon qu'elle leur deſ-

Digitized by Google

tinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oſer les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpear*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait pu faire évoquer & parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théatrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent répétée; à-peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les hiſtoires. La ſeule piéce où Mr. *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant ſur un trône, ſa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une Reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique; mais ſi le ſtile ne l'était pas auſſi, elle n'était que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes; autrement on ne ſerait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de *Monteſume* à Paris; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare; *Monteſume* paraît

fait avec un habit ſingulier ; des eſclaves armés de flèches étaient dans le fond ; autour de lui étaient huit Grands de ſa Cour, proſternés le viſage contre terre : *Monteſume* commençait la piéce en leur diſant :

Levez-vous, votre Roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue, que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène Françaiſe le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans *Œdipe* un chœur de Thébains, qui diſait :

O mort, nous implorons ton funeſte ſecours ;
O mort, vien nous ſauver, vien terminer nos jours :

le parterre, au-lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, & d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Pères de Rome, qui ſans doute devraient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Digitized by Google

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire que de mettre ſur le théatre des aſſaſſinats, des roues, des potences, des ſorciers & des revenans. Auſſi, la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à Mr. *Addiſſon* votre ſucceſſeur dans le Miniſtère, cette tragédie, la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire, à des penſées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſingulière de dire des choſes communes ; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni avanture romaneſque dans le quatriéme livre de *Virgile* ; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. Mr. *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de *Deſpréaux* :

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages

dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice, ont fait valoir sur nos théatres. Combien de piéces mal écrites ont eu plus de représentations que *Cinna* & *Britannicus*; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au-lieu qu'on sait une partie de *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes; l'ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont mépriſés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est JUNIUS BRUTUS? pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du Sénat Romain, & la politique d'un Ambassadeur?

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théatre par trop de tendresse; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siécle; car vous avez toûjours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toûjours est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théatre, soit tragique, soit comique, est la peinture vivante des passions humaines; l'ambition d'un Prince est représentée dans la tragédie; la comédie tourne en ridicule la vanité

Digitized by Google

d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne ; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phèdre ;* de même l'amour vous amuſe dans un roman, & il vous tranſporte dans la *Didon* de *Virgile.* L'amour dans une tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'*Enéide ;* il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal-à-propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette paſſion ſur le théatre d'Athènes ; premiérement, parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſiéme raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de comédiennes ; les rôles des femmes étaient joués par des hommes maſqués. Il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris ; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos*, & les *Le Couvreurs*, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos

Digitized by Google

héros de théatre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, piéce très ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré longtems ces mauvais vers que récitait d'un ton ſéduiſant l'*Eſopus* (*c*) du dernier ſiécle.

Ah! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur ont pu troubler la paix:
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encor une force nouvelle;
Dans ces momens ſi doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre *Veniſe ſauvée*, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes aſſez indécens, juſqu'à dire qu'il eſt venu à elle *vn' buton'd*, déboutonné.

Pour que l'amour ſoit digne du théatre tragique, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la piéce, & non qu'il ſoit amené par force pour remplir le vuide de vos tragédies & des nôtres, qui ſont toutes trop longues; il faut que ce ſoit une paſſion véritablement tragique, regardée comme une faibleſſe, & combattue par des remords: Il faut ou que l'amour conduiſe aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux, ou que la vertu en triomphe,

(*c*) Le comédien *Baron*.

Digitized by Google

phe, pour montrer qu'il n'eſt pas invincible; ſans cela ce n'eſt plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'eſt à vous, Mylord, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent ſurtout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce diſcours, & par cette tragédie que je vous envoye. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de ſuccès; & ſi les ſentimens, que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont déſapprouvés, c'eſt à moi ſeul qu'en appartient le blâme.

Digitized by Google

ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS,
VALERIUS PUBLICOLA, } Consuls.

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, Ambaſſadeur de Porſenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, Tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

Sénateurs.

Licteurs.

La ſcène eſt à Rome

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SÉNATEURS.

(*Le théatre représente une partie de la maison des Consuls sur le mont Tarpéien ; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les Sénateurs sont assemblés entre le temple & la maison, devant l'autel de Mars.* Brutus & Valerius Publicola, *Consuls, présidents à cette assemblée : les* Sénateurs *sont rangés en demi-cercle. Des* Licteurs *avec leurs faisceaux sont debout derrière les* Sénateurs.)

BRUTUS.

DEstructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & nos loix ;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce Tyran, protecteur d'un Tyran comme lui,

Digitized by Google

Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le Sénat, & craint un peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un Ambaſſadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon Roi renvoyer ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le Tyran d'Etrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains:
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces Tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'Etat;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'Ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambaſſadeur d'un Roi m'eſt toûjours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.

Digitized by Google

Rome, n'écoute point leur séduisant langage ;
Tout art t'est étranger ; combattre est ton partage ;
Confon tes ennemis de ta gloire irrités ;
Tombe, ou puni les Rois ; ce sont là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère :
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens Romains.
Accoutumons des Rois la fierté despotique,
A traiter en égale avec la République ;
Attendant que du ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir ;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous sommes :
Et l'esclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards ;
Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le Dieu qui nous rassemble ;
Qu'il paraisse au Sénat, qu'il écoute & qu'il tremble.

Les Sénateurs se lèvent, & s'approchent un moment, pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat passer à votre avis.
Rome & vous l'ordonnez : A regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise ; & puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.

A Brutus.

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts :
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté ſoutenez la querelle ;
Brutus en eſt le père, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(Arons *entre par le côté du théatre, précédé de deux licteurs, & d'*Albin *ſon confident ; il paſſe devant les Conſuls & le Sénat, qu'il ſalue, & il va s'aſſeoir ſur un ſiége préparé pour lui ſur le devant du théatre.*)

ARONS.

COnſuls, & vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré de ſages ennemis,
De voir tous ces héros, dont l'équité ſévère
N'eut juſques aujourd'hui qu'un reproche à ſe faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus ;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare
Que la fureur conduit, réunit & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui menace & qui craint, règne & ſert en un jour,
Dont l'audace.....

BRUTUS.

Arrêtez, fachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les citoyens de Rome.

Digitized by Google

La gloire du Sénat eſt de repréſenter
Ce peuple vertueux, que l'on oſe inſulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poiſon qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'eſt point encor connu dans le Sénat Romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe,
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zèle
N'aſſurer aux Romains qu'une chûte plus belle;
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire.
Si du peuple Romain le Sénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des Rois que vous perſécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, & ces mêmes autels,
Où jadis atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre Roi jurer d'être fidèle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

Digitized by Google

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien:
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidelle,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah! quand il ſerait vrai, que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe;
Quel homme eſt ſans erreur? & quel Roi ſans faibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfans; leurs juges ſont les Dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au-lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,

Digitized by Google

Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir Monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus tems : chaque Etat a ſes loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres;
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême:
Numa, qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes Rois;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour, avec la tyrannie.

Il ſe lève.

Pardonnez-nous, grands Dieux! ſi le peuple Romain
A tardé ſi longtems à condamner Tarquin.
Le ſang qui regorgea ſous ſes mains meurtrières,
De notre obéiſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;

Digitized by Google

Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes ;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des Tyrans.

Les Conſuls deſcendent vers l'autel, & le Sénat ſe lève.

O Mars ! Dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles !
Sur ton autel ſacré, Mars, reçoi nos ſermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrettât les Rois, & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des Tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel, qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du Roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les ſénateurs font un pas vers le Capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas ;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats ;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée ?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père & tous les Souverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes,
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés ?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez ?

Digitized by Google

Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connaiſſez bien mal, & Rome & ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de domter les Rois qui les poſſèdent.
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un Tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs,
Qui des enfans des Rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la cour des Tarquins enyvra ſa jeuneſſe.
Mais je ſais ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la revoye;
Mon cœur même en conçoit une ſecrette joye.
Qu'aux tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome & le courroux des Dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous ſuffire:
Ma maiſon cependant eſt votre ſûreté,
Jouïſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce ſoir à Porſenna rapportez ma réponſe.
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat Romain.

Digitized by Google

Aux Sénateurs.

Et nous du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux, & ces dards tout sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toûjours, plein du même courage,
Mon sang digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainsi contre nos ennemis
Le Consulat du père, & les armes du fils.

SCENE III.

ARONS, ALBIN,

Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.

ARONS.

AS-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un Sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Croi-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'esclavage
Amolliſſait leurs mœurs, énervait leur courage;
Leurs Rois, trop occupés à domter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix.

Digitized by Google

Mais ſi ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde :
Affranchiſſons la terre : & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il ? Pourrai-je ici l'entendre ?
Oſera-t-il ?.....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre.
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? Puis-je compter ſur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire ;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur ;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable, & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux ;
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

Digitized by Google

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon Roi,
Des Sénateurs Romains n'ont pu tenter la foi?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers patriciens ſont-ils autant de Dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſion, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême:
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de patrons & de pères,
Ils affectent des Rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; & ſous le joug des grands,
Pour un Roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état: leurs eſprits égarés

Digitized by Google

De ce grand changement ſont encor enyvrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les Rois penſe être Roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire:
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas,
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un tyran, qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur maître,
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands: dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage;

Digitized by Google

Un chef assez puissant, pour obliger le Roi,
Même après le succès, à nous tenir sa foi;
Ou si de nos desseins la trame est découverte,
Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il est l'appui de Rome, il est fils de Brutus;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injustices,
Dont ce Sénat superbe a payé ses services?
Lui seul a sauvé Rome, & toute sa valeur
En vain du consulat lui mérita l'honneur.
Je sais qu'on le refuse.

MESSALA.

Et je sais qu'il murmure:
Son cœur altier & prompt est plein de cette injure;
Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'observe d'assez près son ame impérieuse,
Et de son fier couroux la fougue impétueuse;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeunesse est facile à séduire;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!
Rome, un consul, un père, & la haine des Rois,
Et l'horreur de la honte, & surtout ses exploits.
Connaissez donc Titus, voyez toute son ame,
Le couroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme;

Digitized by Google

Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur,

A peine ai-je arraché ce secret de son cœur ;
Il en rougit lui-même, & cette ame inflexible
N'ose avouer qu'elle aime, & craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens, & du cœur d'un seul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome !

A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Messala.

Entrons chez la Princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science :
Je lirai dans son ame, & peut-être ses mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter, un appartement du palais des Conſuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offenſe & me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand-homme!
Comment avez-vous pu dévorer ſi longtems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïſſez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

Digitized by Google

TITUS.

Ah! j'aime avec transport : je hais avec furie :
Je suis extrême en tout, je l'avoue, & mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, & connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Messala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce Sénat jaloux.
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire :
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire :
Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

MESSALA.

Quel est donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels sentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour & les fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce Conseil de Rois l'orgueil insupportable
Méprise ma jeunesse, & me refuse un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon sang :

Digitized by Google

Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle couroux!
Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais ſu contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait: elle partait; mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits: je ſortais d'eſclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des Rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des loix?
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et partout dédaigné, partout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour-à-tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toûjours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fai-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toûjours que Titus autoriſe
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtriſe?
Non; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir, victime de l'Etat,

Digitized by Google

Oublié de Tullie, & bravé du Sénat ?
Ah ! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, & ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu ?
Moi, j'aurais pu fléchir ſa haine ou ſa vertu ?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères :
Sa haine déſormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juſtice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce ciel plus propice
Lui deſtinait peut-être un empire plus doux ;
Et ſans ce fier Sénat, ſans la guerre, ſans vous.....
Pardonnez ; vous ſavez, quel eſt ſon héritage ;
Son frère ne vit plus, Rome était ſon partage.
Je m'emporte, Seigneur : mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux, il ne faut que périr ;
Si mon ſang...

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, croi-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon ;

Digitized by Google

Mais le cœur d'un ſoldat ſait domter la molleſſe ;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'Ambaſſadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah! quel funeſte honneur!
Que me veut-il? C'eſt lui qui m'enlève Tullie ;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APrès avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon païs,
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé!
Il eſt, il eſt des Rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, & le Sénat jaloux.

Digitized by Google

Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, ſe fait un lâche honneur
D'appeſantir ſa main ſur ſon libérateur;
Lui, qui, s'il n'uſurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos ſoins, Seigneur, & mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point, ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe;
Ce cœur eſt tout ouvert, & n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hais; mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour, & le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

Digitized by Google

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous, la liberté m'eſt chère :
Quoique né ſous un Roi, j'en goûte les appas ;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique,
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République?
Vos loix ſont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur :
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave ;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien, que la cour, Seigneur, a ſes naufrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat, qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères loix ſe taiſent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,

Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes !
Je vous l'ai déja dit ; il vous aimait, Seigneur ;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur ;
Du Sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vu sa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,
Et son premier esclave être tyran sous lui.
Grace au ciel ! je n'ai point cette indigne faiblesse ;
Je veux de la grandeur, & la veux sans bassesse.
Je sens que mon destin n'était point d'obéir :
Je combattrai vos Rois, retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance :
Mais songez, que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toûjours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi son fils & son malheur,
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon Empire & ma fille.

TITUS *en se détournant.*

Sa fille ! Dieux ! Tullie ? O vœux infortunés !

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au Roi, que vous abandonnez :
Elle va loin de vous, & loin de sa patrie,
Accepter pour époux le Roi de Ligurie.
Vous cependant ici, servez votre Sénat,
Persécutez son père, opprimez son Etat.
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écrasées,

Digitized by Google

Du Sénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me preſſe!
Moi, j'aurais pu!... mais non, miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour,
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie!
Malheureux que je ſuis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole;
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,

Digitized by Google

De notre liberté garans inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces Rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir ;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant?

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARrêtez, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon

Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déja ſa jalouſe colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'Ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie, autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui:
Allez lui commander de partir aujourd'hui;
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout, mon fils avec vous eſt lié;
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié;
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance.
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer,
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome, & lui plaire;

Digitized by Google

Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père.

BRUTUS.

Il le doit; mais ſurtout il doit aimer les loix;
Il doit en être eſclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le ſien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le conſulat n'eſt point fait pour ſon âge;
J'ai moi-même à mon fils refuſé mon ſuffrage.
Croyez-moi, le ſuccès de ſon ambition
Serait le premier pas vers la corruption;
Le prix de la vertu ſerait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop aſſuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oiſiveté.
Le dernier des Tarquins en eſt la preuve inſigne.
Qui naquit dans la pourpre en eſt rarement digne.
Nous préſervent les cieux d'un ſi funeſte abus,
Berceau de la molleſſe & tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Repréſentez-lui mieux ſa véritable gloire;
Etouffez dans ſon cœur un orgueil inſenſé:
C'eſt en ſervant l'Etat qu'il eſt récompenſé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple;

Digitized by Google

C'eſt l'appui des Romains que dans lui je contemple:
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme:
Le flatter c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le ſuivre aux combats;
J'imitais ſa valeur, & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCENE V.

MESSALA *ſeul.*

IL n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

JE commence à goûter une juſte eſpérance;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence;
Tout ſuccède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien obſervé la porte Quirinale?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous ſont point livrés?
Tarquin eſt-il content? Crois-tu qu'on l'introduiſe,
Où dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit;
Il penſe de vos mains tenir ſon diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les Dieux, ennemis d'un Prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux;
Ou demain ſous ſes loix Rome ſera rangée:
Rome en cendre peut-être, & dans ſon ſang plongée.

Digitized by Google

Mais il vaut mieux qu'un Roi, ſur le trône remis,
Commande à des ſujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à domter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attends ici la Princeſſe en ſecret.

A Meſſala.

Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des Rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avais trop préſumé : l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de Roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère;

Le

Le seul nom des Tarquins irritait sa colère ;
De son entretien même il m'a soudain privé ;
Et je hazardais trop, si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère :
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déja gagné Tiberinus ?
Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue ?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis longtems
De son frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales ;
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces solemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts, qui dans son ame aigrie
Echauffent le poison de sa secrette envie.
Cependant que Titus, sans haine & sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire ;
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire ;
J'ai saisi ces momens, j'ai su peindre à ses yeux,
Dans une cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai pressé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang suprême ;
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler ;

Digitized by Google

Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale ?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins ;
C'eſt un Dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Du trône avec Tullie un aſſuré partage ?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père ;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire ;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs ;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus : ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.

Digitized by Google

Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre,
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours & tout l'art ſéducteur
D'un chef de conjurés, & d'un Ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des conjurés qui ſerviront mon Roi;
C'eſt d'eux que j'attends tout; ils ſont plus forts que moi.

Tullie entre. Meſſala ſe retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MAdame, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, & changez ſon deſtin.

Elle lit.

„ Le trône des Romains peut ſortir de ſa cendre:
„ Le vainqueur de ſon Roi peut en être l'appui.

Digitized by Google

„ Titus eſt un héros ; c'eſt à lui de défendre
„ Un ſceptre que je veux partager avec lui.
„ Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie ;
„ Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
„ Vous pourriez refuſer le Roi de Ligurie ;
„ Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux.
Ai-je bien lu ?.. Titus ?... Seigneur.. eſt-il poſſible?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait ?... mais d'où ſait-il ?... & comment ?.. Ah !
Seigneur !
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne ſais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jettez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire,
Que le ciel veut par vous relever cet Empire ;
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon père, & ſerais à Titus !
Seigneur, il ſe pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe.
Pour le ſang de ſes Rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité,

Digitized by Google

De ſon cœur généreux révolte la fierté ;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage ;
Il penche vers ſon Prince ; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer ;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouïr, peut voir un diadême,
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même ?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome, & ſon Dieu tutelaire ;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, & le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont déſarmé : tout change ; & ta juſtice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenſant, les met en liberté.
à Algine.
Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore :
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas ! & qu'il l'ignore ?
Mais... n'écoutai-je point un eſpoir trop flatteur ?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur ?
Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le preſſe

Digitized by Google

Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse ?

ALGINE.

Je sais que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je...

Algine sort.

Cependant ce changement extrême...
Ce billet !... De quels soins mon cœur est combattu !
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu ;
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi ! mon père à mes feux va devoir sa couronne !
De Titus & de lui je serais le lien !
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien !
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre ?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords ?
Tous mes maux sont finis ; Rome, je te pardonne ;
Rome, tu vas servir, si Titus t'abandonne ;
Sénat tu vas tomber, si Titus est à moi ;
Ton héros m'aime ; tremble, & reconnais ton Roi.

Digitized by Google

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MAdame, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeſte:
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte couroux;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ſerais plus l'objet de votre haine!
Ah! Princeſſe, achevez; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.

Digitized by Google

Tandis qu'il lit.

Je puis donc me flatter... mais quel regard sévère!
D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné?
Dieux...

TITUS.

Je suis des mortels le plus infortuné.
Le sort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & soudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome, ou vous; & je n'ai désormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus: un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oses-tu parler de malheur & de crime?
Ah! servir des ingrats contre un Roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits;
Ce sont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance

Les refus du Sénat, & la toute-puiſſance.
Choiſi de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inſpirez-lui, grands Dieux ! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Eh bien ? crains-tu de me l'apprendre ?
Parle, oſe mériter ta grace ou mon couroux.
Quel ſera ton deſtin ? . . .

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais. . . . .

TITUS.

Ah ! pardonnez, Princeſſe;
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre.
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſaurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encor à toi.

TITUS.

Eh bien ! ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,

Digitized by Google

Aimez ma République, & ſoyez plus que Reine ;
Apportez-moi pour dot, au-lieu du rang des Rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des Rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi j'irais trahir ?...

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare ;
Non, toute trahiſon eſt indigne & barbare.
Je ſais ce qu'eſt un père & ſes droits abſolus.
Je ſais... que je vous aime... & ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh ! dois-je écouter moins mon ſang & ma patrie ?

TULLIE.

Ta patrie ! ah barbare ! en eſt-il donc ſans moi ?

TITUS.

Nous ſommes ennemis... la nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis ! ce nom peut ſortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir ;
Tu m'aimes, venge-moi.

Digitized by Google

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MAdame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos Dieux domeſtiques;
Tarquin même en ce tems, promt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir:
Je vous privai d'un père, & dus vous en ſervir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux loix;
Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juſtice,
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, & ſongez à Tarquin;
Et que ce grand exemple, où mon eſpoir ſe fonde,
Soit la leçon des Rois, & le bonheur du monde.

A Arons.

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.

Digitized by Google

Proculus va vous suivre à la porte sacrée,

TITUS *éloigné.*

O de ma passion fureur désespérée!

Il va vers Arons.

Je ne souffrirai point, non... permettez, Seigneur...

Brutus & Tullie sortent avec leur suite.

Arons & Messala restent.

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?

A Arons.

.... Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le tems me presse;
Il me faut suivre ici Brutus & la Princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ses destins, & peut-être du vôtre.

Il sort.

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SOrt, qui nous as rejoints, & qui nous désunis!
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;

Digitized by Google

Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eſt fait, Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi ? Quel vain ſcrupule à vos deſirs s'oppoſe ?

TITUS.

Abominables loix, que la cruelle impoſe !
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourrais vous ſervir !
Peuples, que j'ai ſauvés, je pourrais vous trahir !
L'amour, dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance !
J'expoſerai mon père à ſes tyrans cruels !
Et quel père ? Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de ſon pays, qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin !

MESSALA.

Vous eutes les vertus d'un citoyen Romain :
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître.
Seigneur, vous ſerez Roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce conſul, ce héros, que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enyvre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écraſé par vos mains,
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur ;

Digitized by Google

Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des Rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain, que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on désire,
Est des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux sous un tyran, divin sous un bon Roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc, que l'on vous va ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouïr,
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle.... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il sert Rome & son Roi.

Digitized by Google

Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel ! perfide !... écoutez : mon cœur longtems ſéduit
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous penſez me réduire au malheur néceſſaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre ſang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite en voulant vous ſervir.
Du ſang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le ſang d'un frère & d'une amante ;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du conſulat ;
Ou moi-même à l'inſtant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux ſacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crain mon déſeſpoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambaſſadeur Toſcan peut maintenant vous voir,
Il eſt chez la Princeſſe.

TITUS.

... Oui, je vais chez Tullie...

Digitized by Google

J'y cours. O Dieux de Rome ! O Dieux de ma patrie!
Frappez, percez ce cœur de ſa honte allarmé,
Qui ſerait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eſt donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole ?
A vous, ingrats !... allons...

A Meſſala.

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſais. Mais... du ciel qui tonne ſur ma tête
J'entends la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton pays... Non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe ;
Je n'ai point de mon ſang deshonoré la ſource ;
Votre victime eſt pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime,
Dieux ! ſauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſième acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

OUi, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre;
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux!
J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte, & mon abaiſſement,

Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux Rois annoncer mes faibleſſes.
Contez à ces tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ſes pleurs & ſes charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toûjours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin;
Que rien ne me ſurmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NOn, je ne puis ſouffrir
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir.
Je veux la retenir au péril de ma vie.

Digitized by Google

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſais; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Pren pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du Sénat je retiendrai ſes pas.
Je prétends que dans Rome elle reſte en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'eſt au Sénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces Rois de Rome adoucir la rudeſſe;
Di-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus...
Hélas, que je m'emporte en deſſeins ſuperflus!

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proye,
Il faut pour vous ſervir...

TITUS.

Il faut que je la voye;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah ſentence cruelle!
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paraît un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah dans ce jour affreux,
Je ſais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens, qu'a ſauvés mon courage;

Digitized by Google

Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux!
La nature te parle, & ſa voix m'eſt trop chère;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Raſſure-toi; Brutus eſt déſormais le mien;
Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien:
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage;
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon ôtage.
Peux-tu délibérer? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vit au trône avec tant de regret?
Il n'a point ſur ſon front placé le diadême;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas Roi lui-même?
Son règne eſt d'une année, & bientôt... mais hélas!
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt tems encore;
Achève, parle, ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour, dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un Roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.

Digitized by Google

J'ai réglé mon deſtin ; Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable ;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux ;
Je jure à tous les dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon ſang effaçant mes injures,
Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu ;
Et je vais ....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame ; il faut vous ſatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma paſſion
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion ;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même ;
Que l'amour aux forfaits me force de voler ;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler ;
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteſte ſes feux,

Digitized by Google

Qui va s'unir à vous ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe,
Sois ſûr que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon maître,
Que je fais Souverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.
Souvien-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'Ambaſſadeur m'attend; conſulte, délibère;
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête;
En me ſuivant plus loin, tu hazardes ta tête;
On peut te ſoupçonner: demeure, adieu, réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

Digitized by Google

SCENE IV.

TITUS *seul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome eſt aſſervie.
Revien régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie.
Revien, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits, eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala. Ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin, ſers mon fatal amour;
Vien, ſui-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur Roi.
Ne perdez point de tems, déja la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...

Digitized by Google

Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

Le fond du théatre s'ouvre.

Que vois-je ? c'eſt mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

Vien, Rome eſt en danger ; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême ;
Le Sénat te l'accorde ; arme-toi, mon cher fils ;
Une ſeconde fois va ſauver ton pays ;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel !..

BRUTUS.

Mon fils !...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare !

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare !

Digitized by Google

TITUS.

Qui ? moi, Seigneur ?

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré
Des refus du Sénat eſt encor ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah ! mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur ;
La place où je t'envoye eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toûjours un héros, ſois plus, ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom Romain, libre encor, & ſans Roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

Digitized by Google

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEigneur, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(*Titus & Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entends-je?

VALERIUS.

On conſpire.

Je n'en ſaurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les ſuit. Je ſoupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces partiſans des Rois & de la tyrannie,
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à déſunir le peuple & le Sénat.
Meſſala les protège; & dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,

Digitized by Google

Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi, dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome, & de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'eſclavage.
Que le Sénat nous ſuive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN eſclave, Seigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la preſſante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le ſalut en dépend:

Digitized by Google

Allons, c'eſt les trahir que tarder un moment.

A Proculus.

Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende ſurtout la porte Quirinale;
Et que la terre avoue, au bruit de ſes exploits,
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les Rois.

Fin du quatriéme acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Eſclave VINDEX.

BRUTUS.

OUi, Rome n'était plus; oui, ſous la tyrannie
L'auguſte liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux ſe rouvraient; c'en était fait; Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'eſt cet Ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans,
Qui conſpiraient contr'elle, & ſervaient les tyrans;
Meſſala conduiſait leur aveugle furie;
A ce perfide Arons il vendait ſa patrie.
Mais le ciel a veillé ſur Rome & ſur vos jours.
Cet eſclave a d'Arons écouté les diſcours.
(*En montrant l'eſclave.*)
Il a prévu le crime, & ſon avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Meſſala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'inſtant allait être conduit.
J'attendais que du moins l'appareil des ſupplices
De ſa bouche infidelle arrachât ſes complices.
Mes licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,

Digitized by Google

Saiſiſſant un poignard, qu'il cachait dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être :
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui ſait conſpirer, ſait ſe taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frappe, & le traître
Meurt encor en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos gardes l'ont ſuivi ;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides :
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos ſermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſupplice ;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.
A l'eſclave.
Et toi dont la naiſſance & l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, & dut faire un Romain,
Par qui le ſénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçoi la liberté que tu m'as conſervée ;
Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, & l'effroi des tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entends ? quelle rumeur ſoudaine ?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, & je l'amène.

Digitized by Google

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple révolté conseils vraiment sinistres,
Pensez-vous abaisser les Rois dans leurs ministres ?
Vos licteurs insolens viennent de m'arrêter ;
Est-ce mon maître ou moi que l'on veut insulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable ;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'Ambassadeur d'un Roi !...

BRUTUS.

Traitre, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime,
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais Ambassadeurs, interprètes des loix,
Sans les deshonorer savent servir leurs Rois ;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères ;
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,

Et

Digitized by Google

Et partout bienfaisans, sont partout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître ;
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des loix de cet Etat,
Compren l'esprit de Rome, & connai le Sénat.
Ce peuple auguste & saint sait respecter encore
Les loix des nations que ta main déshonore ;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons ;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton Roi ;
Et montre en ta personne aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valerius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre & noir chagrin couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez.

VALERIUS.

Songez, que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*Il lui donne des tablettes.*)

Voyez, Seigneur, lisez; connaissez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, Seigneur, il est tombé près d'eux;
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, & pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALERIUS.

Reptenez cette liste terrible,
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... je frémis, je tremble, ciel! Titus!

(*Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Allez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur & d'allarmes;
Peut-être il détestait cet horrible attentat;

BRUTUS.

Allez, pères conſcrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, & juſques dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendit de Rome, ou fléchit la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *ſeul.*

GRands Dieux, à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis.
Dieux vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays,
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice,
De notre liberté l'éternel édifice:
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos tyrans, ait trahi ſa patrie;
Le coup en eſt affreux; le traître était mon fils.
Mais, Titus! un héros, l'amour de ſon pays,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire
A vu par un triomphe honorer ſa victoire!
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains!
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté suprême
Est, que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reste est condamné ;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du fort de mon fils le Sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur,

BRUTUS.

O patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne,
Qu'il ne la cherchait pas..., mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister ;
Il pourrait..., pardonnez si je cherche à douter ;

Digitized by Google

C'était l'appui de Rome, & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des supplices,
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reste infortuné de nos indignes Rois.
Si l'on nous trahissait, Seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes Dieux!

VALERIUS.

C'est à vous à juger de son crime;
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire:

Mon esprit étonné vous plaint, & vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NON, plus j'y pense encor, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine.
Pour son père & pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser, mon fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala, qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'est le seul qui vous reste;
Qu'il soit coupable, ou non, de ce complot funeste,
Le Sénat indulgent vous remet ses destins;
Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains.
Vous saurez à l'Etat conserver ce grand-homme;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je suis Consul de Rome.

Digitized by Google

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théatre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

LE voici.

TITUS.

C'eſt Brutus ! ô douloureux momens !
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans !
Seigneur, ſouffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père ;
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? ah ! malheureux Titus,
Parle : ai-je encor un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Répon donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'aſſied.*)
Avais-tu réſolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu,
De trahir tes ſermens ?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu ;
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, & je me cherche encore ;
Mon cœur encor ſurpris de ſon égarement,
Emporté loin de ſoi, fut coupable un moment ;

Digitized by Google

Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle :
Mais ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie ;
Et ce sang en tout tems utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage !
Quoi ! sous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que son sang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance ?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux ;
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma furie ;

Digitized by Google

Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,

Il ſe jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, Mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encor, & que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon païs!
Proculus..... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe:
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe:
Vien embraſſer ton père: il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendri point, ſois plus Romain que moi;
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.

On l'emmène.

Digitized by Google

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEigneur, tout le Sénat, dans ſa douleur ſincère,
En frémiſſant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaiſſez Brutus, & l'oſez conſoler?
Songez, qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome ſeule a mes ſoins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finiſſe au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir en vengeant la patrie.

SCENE DERNIERE.

BRUTUS, PROCULUS, un SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus?

LE SENATEUR.

C'en eſt fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre. Il ſuffit. Rendons graces aux Dieux.

... Fin du cinquième & dernier acte.

Digitized by Google

LA MORT DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

LETTERA

DEL SIGNOR

CONTE ALGAROTTI

AL SIGNORE

ABATE FRANCHINI

Inviato del Gran Duca di Toscana a Parigi.

IO non so per che cagione coteſti Signori ſi abbiano a maravigliar tanto che io mi ſia per alcune ſettimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia como e' dicono. Ella nò che non ſe ne maraviglia punto; la qual pur ſa à che fine io mi vada cercando varj paeſi, e quali coſe io m'abbia potuto trovare in queſta campagna. Qui lungi dal tumulto di Parigi vi ſi gode una vita condita dà piaceri della mente; e ben ſi può dire che a queſte cene non manca nè Lambert *nè* Molière. *Io do l'ultima mano à miei* Dialoghi, *i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella* Emilia, *come del dotto* Voltaire; *e quaſi direi allo ſpecchio di eſſi io vò ſtudiando i bei modi della culta converſazione che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dira ella ſe dal fondo di queſta provincia io le manderò coſa che dovriano pur tanto deſiderare coteſti Signori* inter beatæ fumum & opes ſtrepi-

Digitized by Google

tumque Romæ? *Questa si è il* Cesare *del nostro* Voltaire *non alterato o manco, ma quale è uscito delle mani dell' autore suo. Io non dubito che ella non sia per prendere, in leggendo questa tragedia, un piacer grandissimo; e credo che anch' ella vi ravviserà dentro un nuovo genere di perfezione à che si può recare il teatro tragico Francese. Benchè un gran paradosso parrà cotesto à coloro che credono spenta la fortuna di quello insieme con* Cornelio *e* Racine, *e nulla sanno immaginare sopra le costoro produzioni. Ma certo niente pareva, non sono ancora molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo* Scarlatti, *o nella strumentale dopo* Corelli. *Pur nondimeno il* Marcello *ed il* Tartini *ne han fatto sentire che vi avea così nell' altra alcun termine più là. Intantochè egli pare non accorgersi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti se non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di* Giulio Cesare *mostrerà* nescio quid majus quanto *al genere delle tragedie Francesi. Che se la tragedia, a distinzione della commedia, è la imitazione di un'azione che abbia in se del terrible e del compassionevole, è facile à vedere, quanto questa che non è intorno à un matrimonio o à un amoretto, ma che è intorno à un fatto atrocissimo e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile dico à vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia delle altre tragedie Francesi, e monti dirò così sopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto* mores hominum mul-

Digitized by Google

torum & urbes *per ſapere che i più bei ragionamenti del mondo ſe ne vanno quaſi ſempre con la peggio quando egli hanno à combattere contra le opinioni radicate dall' uſanza e dall' autorità di quel ſeſſo, il cui imperio ſi ſtende fino alle provincie ſcientifiche. L'amore che è ſignor diſpotico delle ſcene Franceſi vorrà difficilmente comportare, che altre paſſioni vogliano partire il regno con eſſo lui; e non ſò come una tragedia dove non entran donne, tutta ſentimenti di libertà e patriche di politica, potrà piacere là dove odono* Mitridate *fare il galante ſul punto di muovere il campo verſo Roma, e dove odono* Ceſare *medeſimo che novello* Orlando *ſi vanta di aver fatto gioſtra con* Pompeo *in Farſaglia per i belli occhi di* Cleopatra. *E forſe che il* Ceſare *del* Voltaire *potrà correre la medeſima fortuna à Parigi che* Temiſtocle, Alcibiade *e quegli altri grandi uomini della Grecia corſero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la Terra e ſbanditi à un tempo medeſimo della patria loro.*

Come ſia, il Voltaire *ha preſo in queſta tragedia ad imitare la ſeverità del teatro Ingleſe, e ſegnatamente* Shakeſpeare *uno de' loro poëti, in cui diceſi, e non a torto, che vi ſono errori innumerabili e penſieri inimitabili*, faults innumerable aud thoughts inimitable. *Del che il ſuo* Ceſare *medeſimo ne fà pieniſſima fede. E ben ella può credere che il noſtro poëta ha fatto quell' uſo di* Shakeſpeare *che* Virgilio *faceva di* Ennio. *Egli ha eſpreſſo in Franceſe le due ſcene ultime della tragedia Ingleſe, le quali, toltone alcune mende, ſono come quelle due di* Burro *e di* Narciſo *con* Nerone *nel* Britannico, *due ſpecchi cioè di eloquenza nel perſuadere altrui le coſe le più con-*

Digitized by Google

trarie tra loro ſullo ſteſſo argomento. Ma chi ſa ſe anche da queſto lato, voglio dire a cagion della imitazione di Shakeſpeare, *queſta tragedia non ſia per piacere meno che non ſi vorrebbe? A niuno è naſcoſto come la Francia e l'Inghilterra ſono rivali nella politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere,*

Littora littoribus contraria fluctibus undæ.

E ſi potrebbe dare il caſo la poeſia Ingleſe foſſe accolta a Parigi allo ſteſſo modo della filoſofia che è ſtata loro recata dal medeſimo paeſe. Ma certo dovranno ſapere i Franceſi non picciolo grado à chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnaſſo di una ſorgente novella. Tanto più che grandiſſima è la diſcrezione con che ad imitare gl' Ingleſi s'è fatto il noſtro poëta, come colui che ha traſportato nel teatro di Francia la ſeverità delle loro tragedie ſenza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga ſuperato Addiſſono, *il quale nel ſuo* Catone *ha moſtrato a' ſuoi non tanto la regolarità del teatro Franceſe quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto à corrompere uno de' pochiſſimi drammi moderni, in cui lo ſtile ſia veramente tragico, e in cui i Romani parlino Latino, à dir così, e non Spagnuolo.*

Ma un romore ſenza dubbio grandiſſimo ella ſentirà levarſi contro à queſta tragedia, perchè ella ſia di tre atti ſolamente. Ariſtotile, *egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza dell' azione teatrale, non ſi ſpiega così chiaramente ſopra queſta tal diviſione in cinque atti, ma ognuno ſa quei verſi della poetica Latina:*

Digitized by Google

Neve minor neu sit quinto productior actu
Fabula quæ posci vult & spectata reponi.

Il qual precetto da Orazio *per la commedia egualmente che per la tragedia. Ma se pur vi ha delle commedie di* Molière *di trè atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone, non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.*

——————— Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque?

E forse che sarebbe per lo migliore se la maggior parte delle tragedie di oggidì si riducessero a trè atti solamente; dacchè si vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori sono pur stati costretti ad appiccarvi degli episodi, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effetto, snervando come fanno l'azione principale. E il Racine *medesimo per somiglianti ragioni compose già l'*Ester *di tre atti e non più. Che se i Greci nelle loro tragedie benchè semplicissime furono religiosi osservatori della divisione in cinque atti, è da far considerazione, oltre che per lo più gli atti sono anzi brevi che nò, che il coro vi occupa una grandissima parte del dramma.*

Io non so se quivi io bene m'apponga; questo so certo che mi giova parlare di poesia con esso lei che ne potrebbe esser maestro come ella ne è talora leggiadrissimo artefice. Pollio & ipse facit nova carmina. *Sicchè ella ben saprà scorgere la bellezza di*

di queſta tragedia, molti verſi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi riſuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad eſaminare la coſtituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chicheſia ſe il Voltaire *ſiccome ha aperto tra' ſuoi una nuova carriera così ancora ne ſia giunto alla metà. Ma che non vien ella medeſima à Cirey à communicarci le dotte ſue rifleſſioni? ora maſſimamente che ne aſſicurano eſſere per la pace gia ſegnata compoſte le coſe di Europa. Niente allora quì mancherebbe al deſiderio mio, e à niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimaneſſi in una provincia.*

Cirey 12. Octobre 1735.

Digitized by Google

ACTEURS.

JULES-CÉSAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Conſul.

JUNIUS BRUTUS, Préteur.

CASSIUS,
CIMBER,
DECIMUS,
DOLABELLA,
CASCA,
} Sénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

La ſcène eſt à Rome au Capitole.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MORT DE CÉSAR. *Sc. dernière*

Du plus grand des Romains voila ce qui vous reste.

Digitized by Google

LA MORT DE CÉSAR, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

César, tu vas régner; voici le jour auguſte,
Où le peuple Romain, pour toi toûjours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, ſon appui, ſon vengeur, & ſon Roi.
Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te ſervir que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs ſoupirs!

Digitized by Google

Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaisirs !
Roi de Rome & du Monde, est-ce à toi de te plaindre ?
Cesar peut-il gémir, ou César peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur ?

CESAR.

L'amitié, cher Antoine ; il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, & le destin m'ordonne
De porter mes drapeaux aux champs de Babilone.
Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus & du peuple Romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore ;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre :
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains.
J'ose au moins le penser ; & ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime, & ne m'aveugle pas.
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas :
La plus haute sagesse en est souvent trompée ;
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée ;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu, quarante années ;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées ;
Et j'ai toûjours connu qu'en chaque événement,
Le destin des Etats dépendait d'un moment.

Digitized by Google

Quoi qu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai ſans orgueil, ou mourrai ſans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue & conquiſe,
Que la terre à mes fils, comme à toi, ſoit ſoumiſe:
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté dernière.
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de père.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déja pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, & préſage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Céſar appuyé ta maiſon.

CESAR.

Il n'eſt plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume.
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix:
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.

Digitized by Google

Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévère ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père ;
D'un fils que je chéris, mais qui pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant ? Quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du ſang dont les Dieux l'ont fait naître ?

CESAR.

Ecoute : Tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques loix ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toûjours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin ;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus ! il ſe pourrait.....

CESAR.

Ne m'en crois pas. Tien, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la ſœur de Caton, la fière Servilie !

CESAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce ſecond hyménée,
De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.

Digitized by Google

Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il réservé?
Mais lis: tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE (*Il lit.*)

César, je vais mourir. La colère céleste
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souvien-toi qu'à Brutus César donna le jour:
Adieu. Puisse ce fils éprouver pour son père
L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!

Servilie.

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

CESAR.

Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même,
De condamner en moi l'autorité suprême.
Soit qu'étant homme & père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? Si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui, dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée

Digitized by Google

N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céſar, j'aurais été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Croi-moi, le diadême à ſon front deſtiné,
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche:
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette ſecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui domte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux ſtoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

Digitized by Google

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CESAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en déſeſpère.

CESAR.

Quoi, ſa haine !...

ANTOINE.

Croi-moi.

CESAR.

N'importe, je ſuis père.
J'ai chéri, j'ai ſauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils ;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puiſſance.
C'eſt à toi de m'aider dans de ſi grands deſſeins :
Tu m'as prêté ton bras, pour domter les humains ;
Domte aujourd'hui Brutus, adouci ſon courage,
Prépare par degrés cette vertu ſauvage
Au ſecret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encor héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'eſpérance.

Digitized by Google

SCENE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CÉsar, les Sénateurs attendent audience ;
A ton ordre ſuprême ils ſe rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé longtems... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis ſur leur front de dépit & de haine !

SCENE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CESAR *aſſis.*

VEnez, dignes ſoutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Céſar. Approchez, Caſſius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, ſi le ciel me ſeconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Craſſus.
Il eſt tems d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout eſt prêt, tout prévu pour ce vaſte deſſein :

Digitized by Google

L'Euphrate attend Céſar ; & je pars dès demain.
Brutus & Caſſius me ſuivront en Aſie ;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les Rois aſſujettis.
Je donne à Décimus la Grèce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Caſca la Syrie.
Ayant ainſi réglé le ſort des nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au Sénat, qu'à juger ſous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de Dictateur ;
Marius fut Conſul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier ; & c'eſt aſſez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire,
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre ;
Qu'un Roi ſeul peut les vaincre & leur donner la loi :
Céſar va l'entreprendre, & Céſar n'eſt pas Roi.
Qui peut du peuple encor eſſuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir ;
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces ſceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, & du Sénat jaloux ;
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,

Digitized by Google

Dans leur autorité ſur le peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté...

CESAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans;
Je ſonge à ton pouvoir; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand: mais que Rome ſoit libre.
Dieux! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre!
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle Reine, alors qu'elle eſt aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves?
Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CESAR.

Et toi, Brutus, auſſi?

Digitized by Google

ANTOINE *à Céſar.*

Tu connais leur audace :
Voi ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CESAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rempans ſous Marius, eſclaves de Pompée ;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon couroux
Retenu trop longtems s'eſt arrêté ſur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le ſilence ;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,
Pour oſer me parler de Rome & de patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les falait avoir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez ſû vaincre, apprenez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavoue, & nul en Theſſalie
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir :
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Céſar, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe :
Commence ici par moi ; ſi tu veux régner, frappe.

Digitized by Google

CESAR.

Ecoute... & vous sortez*. Brutus m'ose offenser ?
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse-là du Sénat l'indiscrète furie.
Demeure. C'est toi seul qui peux me désarmer.
Demeure. C'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse ;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse ;
Et je ne peux rester avec Antoine & toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, & qu'il demande un Roi.

* *Les Sénateurs sortent.*

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame, & si fière, & si dure ?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte ;
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CESAR.

Je ne le puis : je l'aime.

Digitized by Google

ANTOINE.

Ah ! ceſſe donc d'aimer l'orgueil du diadême :
Deſcen donc de ce rang, où je te vois monté ;
La bonté convient mal à ton autorité ;
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome eſt ſous tes loix, & Caſſius t'outrage !
Quoi Cimber ! quoi Cinna ! ces obſcurs Sénateurs,
Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent !

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent ;
Et trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

CESAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a ſû qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faiſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices ;
Il en était l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſais quel eſt le peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,

Digitized by Google

Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faiſant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'eſt ainſi que l'on règne.

CESAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abuſera de ta facilité.

CESAR.

Le peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté.
Voi ce temple que Rome élève à ma clémence.

ANTOINE.

Crain qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crain des cœurs ulcérés, nourris de déſeſpoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Caſſius allarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit ſur ton front mettre le diadême.
Déja même à tes yeux on oſe en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'aſſurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurais punis, ſi je les pouvais craindre.
Ne me conſeille point de me faire haïr.
Je ſais combattre, vaincre, & ne ſais point punir.
Allons, & n'écoutant ni ſoupçon ni vengeance,
Sur l'univers ſoumis régnons ſans violence.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE ſuperbe refus, cette animoſité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de Céſar, & ſurtout ſa puiſſance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaiſance :
A lui parler du moins vous pourriez conſentir.
Vous ne connaiſſez pas qui vous oſez haïr ;
Et vous en frémiriez, ſi vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah ! je frémis déja, mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Penſez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus ?
Allez ramper ſans moi ſous la main qui vous brave ;
Je ſais tous vos deſſeins, vous brûlez d'être eſclave.
Vous voulez un Monarque, & vous êtes Romain !

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare :
Tu veux être un héros, mais tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu, pour la faire haïr.

Digitized by Google

SCENE II.

BRUTUS *ſeul.*

QUelle baſſeſſe, ô ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte patrie!
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des loix, toi mon ſang, toi Brutus!
Quels reſtes, juſtes Dieux! de la grandeur Romaine!
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne.
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'apperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi dernier des héros du ſang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon ſein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom Romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta ſtatue?
Quel billet, ſous mon nom, ſe préſente à ma vue?
Liſons: *Tu dors, Brutus, & Rome eſt dans les fers!*
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toûjours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
Céſar! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus! Je le ſuis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous ſerez ſans maître.

Digitized by Google

Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux:
On excite cette ame, & cette main trop lente:
On demande du ſang... Rome ſera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, Suite.

CASSIUS.

JE t'embraſſe, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des loix.
De Céſar déſormais je n'attends plus de grace;
Il ſait mes ſentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix, Rome eſt anéantie;
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des Rois, ce ſceptre de la terre,
Six cent ans de vertus, de travaux & de guerre,
Céſar jouït de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiécles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus! es-tu né pour ſervir ſous un maître?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

Digitized by Google

CASSIUS.

Que dis-tu ? mais quel bruit vient frapper mes esprits ?

BRUTUS.

Laisse-là ce vil peuple, & ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS.

CASSIUS.

AH ! Cimber, est-ce toi ? parle, quel est ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'Etat.
César était au temple, & cette fière idole
Semblait être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'est-là qu'il annonçait son superbe dessein,
D'aller joindre la Perse à l'Empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse :
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !

Digitized by Google

Il entre, la couronne, & le ſceptre à la main.
On ſe tait : on frémit : lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la couronne ;
Et ſoudain devant lui ſe mettant à genoux,
Céſar, règne, dit-il, ſur la terre & ſur nous.
Des Romains à ces mots les viſages pâliſſent ;
De leurs cris douloureux les voûtes retentiſſent.
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Céſar, qui cependant liſait ſur leur viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens longtems étudiés,
Jette & ſceptre & couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proie
Au fol enyvrement d'une indiſcrète joie.
Antoine eſt allarmé : Céſar feint, & rougit ;
Plus il cèle ſon trouble, & plus on l'applaudit.
La modération ſert de voile à ſon crime :
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas,
Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du Capitole avec un front ſévère.
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, Céſar change l'Etat.
De ce Sénat ſacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à Céſar l'a vendue ;
Plus lâche que ce peuple, à qui dans ſon malheur,
Le nom de Roi du moins fait toûjours quelque horreur.
Céſar déja trop Roi, veut encor la couronne :

Le peuple la refuſe, & le Sénat la donne;
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flatté ma patrie.
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reſte fidelle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos Dieux.... Pompée & Scipion,
En regardant leurs ſtatues.
Il eſt tems de vous ſuivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple:
C'eſt nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juſte en ſa furie,
Sur Céſar expirant il eût perdu la vie;
Mais il tourna ſur ſoi ſes innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faiſant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand-homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel déſeſpoir?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

Digitized by Google

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Céſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur;
C'eſt là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands;
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomtés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie.
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,

Digitized by Google

C'eſt ſouffrir trop longtems la main qui nous opprime ;
Et quand ſur un tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence,
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le tyran doit ſe rendre :
Là, je le punirai ; là, je le veux ſurprendre ;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Partout du capitole occupent les limites ;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable ;
Mais qu'une telle mort eſt noble & déſirable !
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands,
De voir couler ſon ſang dans le ſang des tyrans !
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa dernière heure !

Digitized by Google

Mourons, braves amis, pourvu que Céſar meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole :
C'eſt-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter ;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes ſacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins,
Jurez par tous les Dieux, vengeurs de la patrie,
Que Céſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Faiſons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner :
Fuſſent nos propres fils, nos frères, ou nos pères :
S'ils ſont tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les Dieux, les loix & ſon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le ſalut de l'Etat nous a rendu parens.
Scélons notre union du ſang de nos tyrans.

Il s'avance vers la ſtatue de Pompée.

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce preſſant devoir excitent nos courages ;

Digitized by Google

Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, & de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

SCENE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CESAR.

DEmeure. C'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie,

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & pren ma vie.

CESAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; & leurs avis,

Digitized by Google

Si les Dieux t'inſpiraient, ſeraient encor ſuivis.

CESAR.

Je ſouffre ton audace, & conſens à t'entendre :
De mon rang avec toi je me plais à deſcendre.
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le ſang des nations, ton pays ſaccagé :
Ton pouvoir, tes vertus, qui ſont tes injuſtices,
Qui de tes attentats ſont en toi les complices ;
Ta funeſte bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'eſt qu'un appas pour tromper l'univers.

CESAR.

Ah ! c'eſt ce qu'il falait reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,
Eût laiſſé reſpirer la liberté Romaine ?
Sous un joug deſpotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine ?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruïne,
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

Digitized by Google

CESAR. *Il lui présente la lettre de Servilie.*

La nature, & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le sang que tu m'opposes ;
Voi qui tu peux haïr, & poursui si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je ? Qu'ai-je lu ? me trompez-vous, mes yeux ?

CESAR.

Eh bien ! Brutus, mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon père ! grands Dieux !

CESAR.

Oui, je le suis, ingrat. Quel silence farouche !
Que dis-je ? quels sanglots échappent de ta bouche ?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras !
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O sort épouvantable, & qui me désespère !
O serments ! ô patrie ! ô Rome toûjours chère !
Césai ! ... Ah, malheureux ! j'ai trop longtems vécu.

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur est combattu !
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence ?
Tu crains d'être mon fils, ce nom sacré t'offense ?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang !
Ah ! ce sceptre du monde, & ce pouvoir suprême,
Ce Césai, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de Roi.

Digitized by Google

BRUTUS.

Ah ! Dieux !

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine ?
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine ?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler ?

BRUTUS.

Céſar....

CESAR.

Eh bien, mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CESAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je careſſe !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendreſſe !
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur déſeſpéré prend l'exemple du tien ;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, Céſar n'eſt pas fait pour te prier en vain ;
J'apprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clémence.

Digitized by Google

Tranquille, à mon couroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ſes violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe:
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar & les Romains.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les Conjurés.

CASSIUS.

ENfin donc l'heure approche, où Rome va renaître.
La maîtreſſe du monde eſt aujourd'hui ſans maître.
L'honneur en eſt à vous, Cimber, Caſca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'eſt plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée, & l'Aſie,
Nous ſeuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on diſe à l'univers,
Mortels, reſpectez Rome, elle n'eſt plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils ſont prêts à te ſuivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,
A ſervir le Sénat dans l'un ou l'autre ſort,
En donnant à Céſar, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore;
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre?
Lui qui prit nos ſermens, qui nous raſſembla tous,
Lui qui doit ſur Céſar porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.

Digitized by Google

Serait-il arrêté ? César peut-il connaître ?...
Mais le voici. Grands Dieux ! qu'il paraît abattu !

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les Conjurés.

CASSIUS.

BRutus, quelle infortune accable ta vertu ?
Le tyran fait-il tout ? Rome eſt-elle trahie ?

BRUTUS.

Non, Céſar ne fait point qu'on va trancher ſa vie.
Il ſe confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur, un ſecret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'eſt la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête ;
Je vais t'épouvanter par ce ſecret affreux.
Je dois ſa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels ; & j'avais choiſi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inſtant, où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis ;
Tout eſt prêt. Apprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Digitized by Google

CIMBER.

Toi, ſon fils !

CASSIUS.

De Céſar !

DECIMUS.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen ſecret à Céſar fut unie ;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;
Ton cœur eſt trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baiſſez les yeux !
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux !
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abîme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Caſſius ! & promt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

Digitized by Google

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, ſers, ſois tyran ſous ton père ;
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir ;
Rome aura déſormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le ſang que Céſar t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça ſa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si lorſque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monſtre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'arrêt du Sénat, Rome eſt en ſûreté.
Mais, dis, ſens-tu ce trouble, & ce ſecret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?

Digitized by Google

Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main?
Toi, ſon fils! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour?
Laiſſe là les erreurs, & l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui:
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui:
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus, qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée;

Digitized by Google

Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'eſt ébranlé;
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment, que vous m'avez vû faire,
Prêt à ſervir l'Etat, mais à tuer mon père,
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits,
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand-homme,
Entraîné par Céſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirés,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il eſt le ſeul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point: ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de tyran l'emporte ſur le reſte.
Le Sénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un Roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle;
J'en friſſonne à mes yeux; mais je vous ſuis fidelle.
Céſar me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, ſauver l'Etat & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté ſévère,
Qu'à l'univers ſurpris cette grande action

Digitized by Google

Soit un objet d'horreur ou d'admiration :
Mon esprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire ;
Toûjours indépendant, & toûjours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos Dieux.

SCENE III.

BRUTUS *seul.*

VOici donc le moment, où César va m'entendre ;
Voici ce capitole, où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir !
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu.

Digitized by Google

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

EH bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de Céſar?

BRUTUS.

Oui, ſi tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'inſulter?
Quoi! tandis que ſur toi mes faveurs ſe répandent,
Que du monde ſoumis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le ſceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuſe même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, Céſar, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton ſang tu m'euſſes reconnu.
Je me ſuis plaint aux dieux de voir qu'un ſi grand-homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteſte Céſar avec le nom de Roi:

Digitized by Google

Mais Céſar citoyen ſerait un Dieu pour moi ;
Je lui ſacrifierais ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi ?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daïgne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouïr d'un droit plus ſaint que celui de la guerre,
Etre encor plus que Roi, plus même que Céſar ?

CESAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, ſois Romain, renonce au diadême.

CESAR.

Ah ! que propoſes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Longtems dans notre ſang Sylla s'était noyé ;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre, entouré de victimes,
En deſcendant du trône effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner ; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces que tu donnes ?
C'eſt à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes :
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis ;
Alors tu fais régner, alors je ſuis ton fils.

Digitized by Google

Quoi ! je te parle en vain ?

CESAR.

Rome demande un maître ;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiſſans que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus ; il faut changer nos loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire :
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers, eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les loix, Rome, l'Etat, ſont des noms ſuperflus.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Déces, des Emiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'Etat & toi.
Fai céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, ren-moi ton cœur ;
Pren d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure ;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien : tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne te connais plus. Tonnez ſur moi, grands Dieux !
Céſar...

CESAR.

Quoi ! tu t'émeus ? ton ame eſt amollie ?

Digitized by Google

Ah ! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein ?
Que le ſalut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie allarmé te parle par ma bouche :
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes pieds.
(*Il ſe jette à ſes genoux.*)
Céſar, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas.

CESAR.

Malheureux, laiſſe-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Croi-moi, ne ſois point inſenſible.

CESAR.

L'univers peut changer ; mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe ?

CESAR.

Oui, tout eſt réſolu.
Rome doit obéïr, quand Céſar a voulu.

BRUTUS *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar.

CESAR.

Eh, quoi ! d'où viennent tes allarmes ?

Digitized by Google

Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verſes des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Eſt-ce d'avoir un Roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.

Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton ordre au temple eſt arrivé:
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains;
Le Sénat va fixer leurs eſprits incertains.
Mais ſi Céſar croyait un vieux ſoldat qui l'aime,
Nos préſages affreux, nos devins, nos Dieux même,
Céſar différerait ce grand événement.

CESAR.

Quoi! lorſqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature

Digitized by Google

Conſpire à t'avertir, par un ſiniſtre augure.
Le ciel qui fait les Rois redoute ton trépas.

CESAR.

Va, Céſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les Dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.
Qui ſait s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance?

CESAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar vive;
Dans le Sénat au moins permets que je te ſuive.

CESAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté;
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

Digitized by Google

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCENE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

CHers citoyens, quel héros, quel courage,
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez,
Confirmez les honneurs qui lui ſont préparés.
Vivez pour le ſervir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris ſe font entendre!

LES CONJURÉS *derrière le théatre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Caſſius.

DOLABELLA.

Ah! courons le ſauver.

Digitized by Google

SCENE VII.

CASSIUS *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'En eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
Nations de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce grand-homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le ſalut de Rome.
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain, qui veut avoir un Roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,

Digitized by Google

Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſais que devant vous Antoine va paraître ;
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon maître ;
Qu'il a ſervi ſous lui dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient juſtifier ſon maître & ſon empire ;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix :
Telle eſt la loi de Rome ; & j'obéis aux loix.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus :
Je les veux affermir. Je rentre au capitole ;
Brutus eſt au Sénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rappeller la juſtice, & nos Dieux exilés ;
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruïnes.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux,
Ne vous trahiſſez pas, c'eſt tout ce que je veux ;
Redoutez tout d'Antoine, & ſurtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs ſont aſſurés.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAis Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop Céſar.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ſes deſtins.
Hélas! vous avez tous penſé comme moi-même;
Et lorſque de ſon front ôtant le diadême,
Ce héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer ſa mémoire;
La voix du monde entier parle aſſez de ſa gloire;
Mais de mon déſeſpoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les falait verſer quand Rome avait un maître.
Céſar fut un héros; mais Céſar fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puiſqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIEME.

Oui, nous approuvons tous Caſſius & Brutus.

Digitized by Google

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire.
De votre Dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il falait bien que Céſar fût coupable ;
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appeſanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations, qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos allarmes :
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice : il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands Dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits.
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus... où ſuis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je ſuccombe ; & mes ſens interdits...

Brutus

Brutus ſon aſſaſſin ! . . . ce monſtre était ſon fils.

ROMAINS.

Ah Dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos viſages.
Oui, Brutus eſt ſon fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ſes enfans dans ſon cœur adoptés.
Hélas ! ſi vous ſaviez ſa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle eſt-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome eſt ſon héritière.
Ses tréſors ſont vos biens ; vous en allez jouïr ;
Au-delà du tombeau Céſar veut vous ſervir.
C'eſt vous ſeuls qu'il aimait : c'eſt pour vous qu'en Aſie
Il allait prodiguer ſa fortune & ſa vie.
O Romains, diſait-il, peuple Roi que je ſers,
Commandez à Céſar, Céſar à l'univers.
Brutus ou Caſſius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les déteſtons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

Céſar fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'eſt plus ; un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand-homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bucher
Ce père, cet ami, qui vous était ſi cher ?

Digitized by Google

On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de Céſar, couvert d'une robe ſanglante ; Antoine deſcend de la tribune, & ſe jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

Oſpectacle funeſte !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reſte ;
Voilà ce Dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ces aſſaſſins même adoraient à genoux ;
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faiſait trembler la terre ;
Qui devait enchaîner Babilone à ſon char ;
Amis, en cet état connaiſſez-vous Céſar ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces bleſſures,
Ce ſang qu'ont fous vos yeux verſé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, ſur le grand Céſar
Caſſius & Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
A fouillé dans ſes flancs ſa main dénaturée.
Céſar le regardant d'un œil tranquille & doux,
Lui pardonnait encor en tombant ſous ſes coups.
Il l'appellait ſon fils, & ce nom cher & tendre
Eſt le ſeul qu'en mourant Céſar ait fait entendre :
O mon fils ! diſait-il.

UN ROMAIN.

O monſtre, que les Dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux !

Digitized by Google

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils ſont proche.*

Dieu ! ſon ſang coule encor.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix ? Réveillez-vous, Romains ;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins ;
Ce ſont là les honneurs qu'à Céſar on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre,
Embraſons les palais de ces fiers conjurés :
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés.
Venez, dignes amis ; venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous ſuivrons vos pas.
Nous jurons par ſon ſang de venger ſon trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile ;
Précipitons ce peuple inconſtant & facile ;
Entraînons-le à la guerre, & ſans rien ménager,
Succédons à Céſar, en courant le venger.

Fin du troiſiéme & dernier acte.

Digitized by Google

TABLE

des Piéces contenues dans ce Volume.

AVERTISSEMENT. . . . Pag. 1.

Avertiſſement ſur l'OEDIPE. . . . 8.
Lettre de Mr. de Voltaire *au P.* Porée *Jéſuite, ſur* l'OEDIPE. . . . . 9.
Préface, dans laquelle on combat les ſentimens de Mr. de la Motte *ſur la poëſie.* . . . . 13.
OEDIPE, *tragédie, avec des chœurs.* . 51.
Lettres écrites en 1719. *qui contiennent la critique de* l'OEDIPE *de* Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'auteur.*
Lettre I. . . . . . 100.
Lettre II. . . . . . 106.
Lettre III. contenant la critique de l'OEDIPE *de* Sophocle. . . . . 107.
Lettre IV. contenant celle de l'OEDIPE *de* Corneille. . . . . 124.
Lettre V. qui contient celle du nouvel OEDIPE. . . . . 135.
Lettre VI. une diſſertation ſur les chœurs. 145.
*Lettre VII. à l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'*OEDIPE. . 148.

Préface de la première édition de MARIAMNE. 155.

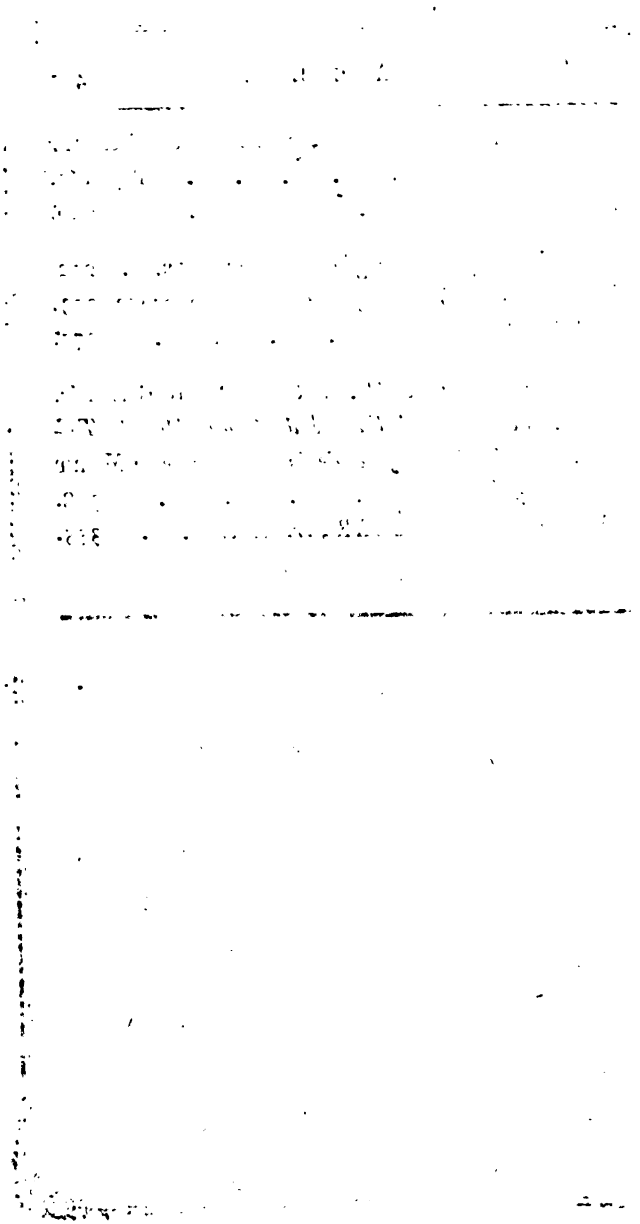
Digitized by Google

MARIAMNE, *tragédie, revuë & corrigée par l'auteur en* 1762. . . . . Pag. 163.
Variantes. . . . . . 229.

Avertiſſement ſur la tragédie de BRUTUS. . 252.
Diſcours ſur la Tragédie, à Mylord Bolingbroke. 253.
BRUTUS, *tragédie.* . . . . . 275.

Lettre en Italien de Mr. le Comte Algarotti *à Mr. l'Abbé* Franchini *Envoyé du Grand Duc de Toſcane à Paris, au ſujet de la tragédie de la* MORT DE CÉSAR. . . . . 348.
LA MORT DE CÉSAR, *tragédie.* . . 355.

Digitized by Google



77780859 Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google